COMPLAINTE ARABE

NOTES

SUR

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE ARABES

DANS LE MAGHREB ALGÉRIEN

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000005

Aus
ROCHE'S
Vermächtnis.

Oran. — Imp. typ. et lith. Paul Perrier.

COMPLAINTE ARABE

SUR LA RUPTURE DU BARRAGE DE SAINT-DENIS-DU-SIG

NOTES

SUR

LA POÉSIE ET LA MUSIQUE ARABES

DANS LE MAGHREB ALGÉRIEN

PAR

G. DELPHIN

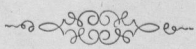
PROFESSEUR D'ARABE A LA CHAIRE PUBLIQUE D'ORAN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

ET

L. GUIN

INTERPRÈTE PRINCIPAL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000007

BIBLIOTHEK
der
Deutschen
Morgenländischen
Gesellschaft.

Aus
SOCIN'S
Vermächtnis.

CERTAINS faits de l'histoire contemporaine des Arabes qui nous semblent devoir s'effacer bientôt de la mémoire de ce peuple dont le fatalisme n'admet pas l'examen des causes ni la discussion des conséquences, ces événements, tels que guerre, rivalité de tribus, insurrection, famine, inondation, etc., malgré cette indifférence des Croyants et le silence des annalistes, trouvent leur écho dans la poésie populaire et n'étaient les défaillances de la tradition orale, ces naïves improvisations seraient pour l'avenir une source précieuse de renseignements.

Les chanteurs populaires que l'on nomme *meddah* مداح ou *goual* قوال en général, et *cheikr* شيخ dans la province d'Oran, ont toujours été fort nombreux en pays arabe, et le *telahïn* تلحين, « composition libre, » par opposition à la poésie régulière et qui s'écrit, a ses fervents aussi bien dans l'Est et le Sud que dans l'Ouest où nous l'avons étudié. La k'acida que nous reproduisons ci-après est un spécimen de cette poésie moderne et toute vulgaire. Elle est l'œuvre d'un de ces bardes dont la renommée ne s'étend guère plus loin que la limite des pâturages de sa tribu, pauvre fellah sans instruction, mais dont l'imagination impressionnable et prompte à saisir le côté dramatique des événements est secondée par une facilité merveilleuse pour condenser ses pensées dans les limites étroites d'un vers et trouver d'heureuses assonances.

La catastrophe qui l'inspira est encore récente : c'est le 8 février 1885 que se produisit la rupture des deux barrages établis sur la rivière du Sig (1) qui arrose la plaine où a

été bâti Saint-Denis-du-Sig et va se jeter à la mer, trente kilomètres plus loin, après avoir mêlé ses eaux à celles de l'Habra (2).

Le village du Sig, à 52 kilomètres Est d'Oran, s'est élevé sur une terre des R'eraba au lieu dit *remali Tahlaït* رمالى تحلايت, « les terres sablonneuses des Tahlaït. » Ces Berbères étaient eux-mêmes originaires des Tahlaït des Hachem R'eris de Mascara. Une tradition arabe rapporte que cette région du Sig était habitée dès la plus haute antiquité, puis qu'elle fut abandonnée à cause de la rigueur de son climat. On y aurait découvert, au milieu d'un ancien cimetière, une stèle recouverte d'inscriptions dont le sens était celui-ci :

البرد والجوع سببنا يا احبابنا ۞ بالك
لا تستهزوا بالحطب لا يطرا لكم كما طرا
لنا يا احبابنا

El-berd ou el-djoua' sebebna ya ahbabna — balek la testhazou bel-aht'eb, la it'ra lkoum kima t'ra lna ya ahbabna.

« Chers amis, nous sommes victimes
« du froid et de la faim. — Attention !
« ne faites pas fi du bois de chauffage.
« Qu'il ne vous arrive pas ce qui nous
« est arrivé, chers amis. »

Vers le commencement du septième siècle de l'hégire, en 627 (année 1232 de l'ère Grégorienne) d'après les chroniques indigènes, le cheikr Abd el Ouadite Djabeur ben Youssef benc Mohammed ben Zidane ez-Ziani, qui exerçait le pouvoir à Tlemcen, songea à remettre en culture ces terres fertiles que sillonnait une rivière alimentée par des sources intarissables. Sur son ordre, quelques habitations furent élevées sur la partie du terrain qui est en aval du petit barrage, à l'Est, entre le moulin appelé actuellement « moulin Gardelle » et la rivière.

Cette bourgade reçut tout d'abord le nom zenète de *Tik'anbarine* تفنبرين, ce qui en arabe signifie: *er-riah el-bared* الريح البارد, « le vent froid, » qui était celui de la partie supérieure de la vallée et où, comme nous venons de le dire, il est fort probable que

les Berbères avaient eu une station. Le nom de *touakest* توافست, en arabe *er-riah el-a'acif* الريح العاصف, « le vent violent » qui est celui de la montagne, au sud du village, indique aussi que tout cette contrée n'était pas délaissée d'Eole.

Quand Yar'moracen ben Zian ben Tsabet ben Mohammed ben Zidane ez-Ziani, qui fit reconnaître définitivement la suprématie de sa famille dans toute cette partie du Mor'reb, au milieu du treizième siècle de notre ère, eut ordonné la construction d'un petit barrage dont il est question plus loin, il envoya pour surveiller les travaux, administrer Tik'anbarine et gérer les nombreux biens qu'il possédait en propre, un homme très-influent des beni Ournid, entre Tlemcen et Sebdou, nommé : Sig ben Ahmed سيف ابن احمد. Grâce à son habileté et à sa sage administration Tik'anbarine prit un prompt accroissement, et quand il mourut, les habitants par reconnaissance donnèrent son nom à leur ville et à tout le pays aux alentours.

Les Turcs occupèrent la rive gauche du Sig et pour affermir leur autorité dans cette contrée, déjà très peuplée, ils y fortifièrent un bordj appelé du nom de son occupant « bordj Tchalabi. » Ils creusèrent auprès des silos pour emmagasiner les grains, produit des impôts. On voit encore les ruines de ce bordj, un peu au-dessus du village actuel, à droite de la route conduisant du Sig à Mascara, au pied de Touakest.

Le nom de Sig a été conservé au village européen qui fut créé par arrêté ministériel du 20 juin 1845. Plus tard, quand on eut construit aux Chorfa Fouaga, à vingt-et-un kilomètres du village, un second barrage contenant dix-huit millions de mètres cubes, grâce aux irrigations abondantes et à l'activité de ses habitants, le Sig prospéra rapidement; chaque année le sol se couvrait de récoltes de toutes sortes: céréales, tabacs, vignes et vergers, et au milieu de ses arbres verts, la petite ville, avec ses maisons blanches avait un aspect riant et des plus coquets.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000014

Il y a un an, au mois de février, depuis plusieurs jours, les gros nuages passaient sans s'arrêter, le soleil déjà chaud séchait le sol, les plantes relevaient le front, les blés devenaient plus épais, rien ne pouvait faire prévoir la terrible catastrophe qui allait se produire. Lorsque tout à coup, le dimanche 8, à la nuit tombante, un cavalier arabe arrive au Sig à bride abattue et jette le cri d'alarme : « Le barrage des grands Chorfa a été emporté ! »

Le petit barrage qui n'est qu'à cinq kilomètres du village résiste encore. Mais une heure après, il s'effondre sous la poussée des eaux. Tout est submergé. L'eau s'élève d'instant en instant et menace les maisons : quelques-unes ne tardent pas à s'affaisser et plusieurs personnes trouvent la mort au milieu des ténèbres qui sont descendues sur cette scène de désolation.

Semblable accident n'est que trop fréquent en Algérie, et facile à expliquer par la nature mobile du sol qui ne permet pas d'assigner à ces travaux de terrassement une durée

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000015

illimitée. Mais les Indigènes ne sauraient admettre la possibilité d'une cause aussi naturelle. Une première fois déjà le petit barrage, construit par les Abd el-Ouadites de Tlemcen, avait été emporté par les eaux ; or, voici comment l'événement nous a été rapporté.

Au milieu du huitième siècle de l'hégire, un marabout, le ouali Sidi A'mer Amhaadj سيدى أعمر امهاج, vint se fixer au Sig et se fit bâtir une zaouïa, « petite chapelle, » à mi-coteau au-dessus du village. Un jour qu'il avait envoyé sa petite fille puiser de l'eau au-dessus du barrage, elle fut assaillie et mordue par des lévriers du prince Abd el-Ouadite. A son retour, son aïeul apprenant le danger qu'elle venait de courir, ne put contenir sa colère, il maudit le tyran et fit cette invocation au ciel :

حن علينا يا جواد
ما اردنا ماء ذا عبد الواد

Ahnn a'lina ya djouad,
Ma aredna ma dsa Abd el-Ouad.

« Aie pitié de nous, Dieu compatis-
« sant,
« Nous ne voulons plus de l'eau de
« cet Abd el-Ouad. »

Ces paroles à peine achevées, les nuages s'assemblent de toutes parts, un orage épouvantable éclate et le barrage est renversé. On en voit encore quelques vestiges, à une centaine de mètres en amont du petit barrage actuel.

Les causes qui déterminèrent le désastre du 8 février ne sont pas moins merveilleuses : un marabout bien en cour, là-haut, dont la susceptibilité ne fut pas assez ménagée, Sidi Mohammed bou Hariz, déchaîna le fléau.

Ce ouali, d'une naissance illustre, car les généalogistes le disent : ben Ada, ben Bar'dad, ben Abd el-Kader, ben Ahmed ben Hariz ben Yhaya ben Yar'moracen vit le jour aux R'riss, dans la dernière moitié du neuvième siècle de l'hégire, et mourut au milieu du dizième, chez les oulad el-hadj Ali, dans le pays des Chorfa el-Guetarnia actuels qui

s'appelaient alors oulad Mebtouh. Sa générosité et son savoir faisaient chérir et respecter son nom dans toute la province, et sa modeste zaouïa des R'riss était le but de pèlerinage de tous ceux qui voulaient s'instruire à ses lumières et se former à ses pieux exemples.

Les oulad el-hadj Ali, désireux de posséder parmi eux un saint marabout dont la présence devait être une source de bénédictions pour tout le pays, firent tant de démarches auprès de lui, qu'ils le décidèrent à les accompagner chez eux. Ils lui élevèrent aussitôt une petite chapelle où il professa jusqu'à sa mort. Il fut enterré aux grands Chorfa, dans un terrain qui se trouva compris, en dépit des Indigènes, dans la cuvette du barrage supérieur.

Sidi Mohammed bou Hariz a les mêmes pouvoirs que Sidi Mahammed ben Yhaya des R'riss (3), marabout également très vénéré. Au printemps de chaque année, les convulsionnaires, épileptiques, énergumènes et fous de tous genres se rendaient auprès de

la kouba de Sidi Mohammed bou Hariz. Là, après la prière, à la lueur de grands feux et aux sons cadencés du *guellal* et du *bendaïr*, ils se livraient à la danse : lentement d'abord et avec une certaine retenue, mais peu à peu ils s'animaient, la ronde devenait effrénée : épuisés, ils tombaient une première fois. Après quelques instants de repos, ils recommençaient leurs bonds avec une nouvelle furie et quand, étourdis et stupides, ils se laissaient choir à terre, ils restaient étendus, privés de sentiment, pendant le reste de la nuit. Le lendemain matin, en revenant à eux, ils étaient guéris. Ils ne partaient pas sans laisser une offrande entre les mains de l'*oukil* « gardien, » du monument élevé à la mémoire du marabout.

Un de ses petits fils, Sidi Ahmed ben Sliman سيدى احمد بن سليمان, est regardé comme un saint. Il avait le don de converser avec les morts : dès qu'il entrait dans un cimetière, de tous côtés les âmes des fidèles enterrés dans ce lieu accouraient à sa rencontre, le saluaient, et cela fût-il en compa-

gnie de plusieurs personnes. Il mourut à la fin du onzième siècle de l'hégire chez les Tahlaït (4). Ceux-ci, bien que musulmans moins que fervents et appelés en raison de cela: *aoulad el-ahram* اولاد الحرام « enfants du péché, » l'avaient en grande vénération. Ils lui donnèrent la sépulture dans leur cimetière de Sidi el-Bachir el-Kebir: une simple *ahouit'a* حويطة » murette » entoure sa tombe.

Quand, l'hiver passé, les eaux affluèrent dans la cuvette du barrage des grands Chorfa, elles atteignirent la kouba de Sidi Mohammed bou Hariz, sise sur le revers de la montagne qui fait retour et ferme la cuvette, moins un col assez étroit qui donne passage à la Makerra. Les Indigènes exhumèrent alors le corps du marabout et le transportèrent à six cents mètres environ de la kouba, à une hauteur où les eaux ne pouvaient arriver. On rapporte à ce propos, que ceux qui s'employèrent à ce travail furent frappés de la longueur extraordinaire des jambes du squelette. Une *nouala* نوالة,

« petit gourbi consacré, » abrita la nouvelle tombe et les pèlerins s'y rendirent avec le même empressement qn'à la kouba submergée. Mais les Chorfa, bien que le corps de leur saint patron eût reçu une nouvelle sépulture, ne doutaient pas que tôt ou tard sa puissance ne se manifestât avec éclat. En effet, on eut tout à craindre, quand quelques jours après, la nouvelle se répandit qu'il était apparu à un Arabe des oulad Ahmed, de la commune d'el-Gada, cercle de Saint-Lucien, et lui avait annoncé que les Infidèles allaient subir le châtiment de l'acte impie que leur audace avait fait commettre à ses fidèles serviteurs, obligés de sortir de terre un corps qui ne devait revenir à la lumière qu'au jour de la résurrection. Les plaintes qu'il adressa plus haut furent bien accueillies et il lui fut permis de se venger de l'outrage qui lui avait été fait.

D'un effort puissant, il ébranla tout le sol et entr'ouvrit la montagne. Les eaux précipitèrent par cette brèche et s'élancèrent dans la plaine. Elles atteignirent bientôt le

petit barrage qui ne pouvait résister à une telle pression : il céda. A nouveau, cette masse bondissante reprit sa course et balayant tout, fit irruption dans le village où elle monta jusqu'au toit des maisons.

Ce redoutable et trop susceptible santon a fait souche aux Chorfa el-Krouatsia ; Mohammed el-Hariz, l'auteur de la complainte, est de sa lignée directe. Ce cheikr est doué d'une mémoire vraiment prodigieuse ; il n'est pas moins surprenant par la facilité avec laquelle il versifie sur n'importe quel sujet.

Voici la traduction de la k'acida que nous lui avons entendu déclamer et que, sur notre demande il a, avec toutes les peines du monde, retracée sur le papier (5).

1

« Un grand malheur était écrit, le cavalier
« jeta l'alarme au moment de l'*acer* : — La
« menace se réalise par la volonté suprême,
« mon Dieu, tu es celui qui est bon.

2

« Le barrage, le perfide, précipite ses fan-
« geuses légions — en mugissant, pas de
« brave redouté qui lui tienne tête.

3

« Il pique droit ; les ponts qui ne peuvent
« soutenir son choc se renversent — sous
« son poids accablant. Sa fureur a rempli le
« pays d'épouvante, il a brisé les barrières
« qui le retenaient.

4

« Je dois rendre hommage à Bou Hariz
« dont la puissance est à redouter ; — il est
« toujours prêt à faire feu de son arme.

5

« Les membres du Conseil céleste étaient
« tous présents pour se concerter sur cette
« attaque ; — tu étais là, Kouider. Seul, son
« crédit eût été suffisant.

6

« Rochers inutiles ! Où sont donc ces mu
« railles élevées par des soldats? — Tout a
« été broyé. Il est arrivé comme une masse.
« Les hommes sont sa proie.

7

« A la chute du jour il nous surprit ; —
« tout était dévasté sous mes yeux.

8

« C'en était fait, il nous entraînait. — Que
« Dieu très-haut nous protège !

9

« Dieu nous a éprouvés. — Il mugissait
« comme un chameau qu'un saint aurait en-
« flammé de fureur.

10

« Prise de panique, la foule fuyait, —
« malheur à celui qui restait en arrière.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000024

11

« Personne ne s'écriait : Oh ! mes biens !
« — Riches et pauvres, tous sont ruinés.

12

« Le désespoir est partout. — On n'en
« tendait que ces cris : Malheur à moi, que
« vais-je devenir ?

13

« Nous le regardions mes amis et moi
« et les gens de distinction.

14

« Les habitants du Sig étaient près de
« nous ; — nous souffrions autant qu'eux.

15

« Et même celui qui peut dire « moi » -
« avait abandonné sa demeure.

16

« Le monstre nous eût tous dévorés —
« s'il nous avait surpris pendant la nuit.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000025

17

Le cavalier nous sauva. — Il les prévint « et m'appela.

18

Que Dieu lui réserve une place en para- « dis. — Il l'avait certainement élu entre « tous.

19

« Je passai la nuit anéanti, nuit plus lon- « gue qu'un mois ; — dans mon angoisse « mes yeux ne purent goûter un instant de « repos.

20

« Ah ! si cette rivière n'était pas ma seule « ressource, jamais je ne chercherais plus « un présage dans l'aspect de son cours, — « je fuirais au loin, faisant promettre aux « enfants de ne plus se fier à ses rives.

21

« Rugissements de fauve aux abois. De « larges plaies sillonnent les flancs de la « montagne comme celles d'un fer rouge. — « Mon cœur se soulève d'horreur. Mes sei- « gneurs, ne vous en approchez pas.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000026

22

« L'entendez-vous mugir ? Il a tordu les
« fers les plus solidement fixés. — Il égorge
« à l'envi. Tous fuient. Personne n'est assez
« fort pour le terrasser.

23

« Quand il parut, je crus voir un dragon
« aux sombres replis. — J'en perds la rai-
« son. Mes chers amis, quels dégâts !

24

« Pas un arbre debout, plus de prairies
« couvertes de fleurs ; — on ne peut évaluer
« l'étendue de nos pertes.

25

« Toute la nuit on marcha à l'aventure, —
« tremblant de sentir la mort si proche.

26

« Le Sig n'est plus qu'une ruine que le flot
« roule en tous sens. — Tout est emporté
« on ne sait où.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000027

27

« Le lendemain matin, pas une porte n'é-
« tait fermée et encore sur ses gonds ; —
« cependant les cafés étaient déserts.

28

« Depuis la veille aucune flamme n'avait
« brillé dans un foyer : — Le Sig était un
« cimetière abandonné.

29

« Il s'effondra. Aussitôt les cloches — de
« sonner toute la soirée.

30

« Vitres et tables, tout est enlevé, — ainsi
« que les palais ayant coûté des cents.

31

« Sans pitié il tue tout, — et nul ne peut
« espérer venger un jour son parent frappé
« par lui.

32

« Malheur au distrait. — Il y a deux récits
« dans cette histoire.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000028

33

« On avait perdu la raison. — Tous étaient
« pêle-mêle. Mon Créateur, soyez clément
« et compatissant pour moi.

34

« Mon cœur est étreint par l'angoisse, —
« une flamme ardent e le consume

35

« La vie n'est pas encore revenue dans
« mes membres paralysés: — Comment me
« guérir ?

36

« Il ne reste plus qu'à faire à mon corps
« les dernières ablutions. — Je crois faire
« un rêve affreux.

37

« Je m'incline devant Celui qui vit et dirige
« tout; — Sa bonté n'a pas de bornes, aucun
« pays n'est privé de ses faveurs.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000029

38

« Par lui, celui qui est misérable prend
« tout à coup son essort, – sa fortune lui
« attire des envieux. Tandis que l'on méprise
« celui qui n'a pas de provisions.

39

« C'est moi Mohammed, qui chante ces
« vers, — l'esprit encore troublé ; ils ne sont
« que le récit fidèle de ces terribles dangers.

40

« J'étais campé sur un point élevé au-
« près de la perfide (rivière) — et ne pré-
« voyais pas ce qui allait arriver. Mais mes
« anges gardiens veillaient sur moi.

41

« C'est du poison qu'elle roule ; elle en
« abreuve les braves et creuse leur fosse
« — Elle tord les objets les plus étroite-
« ment unis entre eux et les emporte vers
« la plaine. Elle déchire les entrailles de
« ses victimes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000030

42

« Puis, impassible, elle gagne la mer :
« elle s'y jette bientôt, — satisfaite de tant
« de crimes ; laissant après elle les his-
« toires se conter.

43

« La boue marque son passage. - Tous
« demeurent stupides.

44

« Les femmes couraient, — Celles à la
« taille élancée, au regard avide,

45

« Blanches et roses comme des mina-
« rets, — des colliers de pièces d'or

46

« Traçaient autour de leur cou un sillon
« brillant, — par la volonté du Très-Haut.

47

« Au sourd grondement de ses tam-
« bours, — le cœur est saisi comme à
« l'apparition d'un fantôme.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000031

48

« Les plus patients eux-mêmes ne peu-
« vent se résigner. — La stupeur est par-
« tout. Infortuné que je suis !

49

« L'homme revient trop souvent sur son
« mal : je ne veux pas chanter davantage,
« ni en tirer gloire. — Eh quoi ! ma bles-
« sure me fait souffrir et j'y ajouterais en-
« core des compresses de cendres chaudes!

50

« Quels dégâts ! Que de magasins sans
« acheteurs ! — L'orge et le blé sont noirs.

51

« Quant au reste, une partie est perdue
« et l'autre, encore bonne, sèche au soleil.
« — Et l'eau grondant se retire en entraî-
« nant les débris des magasins.

52

« Le flot avançait avec fracas, poussant
« — vers la ville, bien résolu à la ren-
« verser.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000032

53

« Sa furie a raison de tout, — et les Juifs
« poussent des cris comme des animaux
« que l'on égorge.

54

« O vous qui connaissiez le gué, — ne
« vous y fiez plus à l'avenir, car cette
« rivière a commis l'action la plus noire.

55

« Tel était là stupide, tel autre comme
« un moribond — était agité d'un frisson
« continuel.

56

« Celui-ci fuyait au loin, celui-là grim-
« pait — sur les terrasses, devant le flot
« menaçant.

57

« Mon cœur ressent la cuisante douleur
« d'un coup de lance. — As-tu souvenir
« de cet affreux réveil ?

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000033

58

« Tout était dévasté dans les magasins aux « riches marchandises. — Quelle perte ! « impossible à évaluer.

59

« Je prononcerai ton nom, Dieu unique, tu « es puissant, — tu sais tout, tu vois tout, « tu as créé le ciel et la terre.

60

« Tu es bon, pardonne-moi les péchés dont « je veux m'affranchir. — Mon Dieu, tu es « miséricordieux, tu es le seul Dieu.

La complainte de la catastrophe du Sig est supérieure aux compositions banales de ce genre de poésie. Certaines expressions sont naïves, il est vrai, mais sans tomber dans la trivialité, le style est concis et le récit a le dramatique de la situation. En raison de son sujet, des pensées qu'elle renferme et des allusions à un personnage religieux qui y sont faites, on la rattache au « genre sérieux » dit *klam el-djed*.

Le *klam el-djed* كلام الجد comprend toute poésie ayant trait à la religion, aux saints, aux prophètes, à Mohammed et à ses compagnons, aux miracles et manifestations surnaturelles. Les chansons de gestes, com-

plaintes sur un fait historique, guerre, catastrophe, mort d'un homme illustre, etc., sont aussi du klam el-djed. Essentiellement moral et religieux, le klam el-djed est pour les auditeurs l'expression même de la vérité et ne renferme que des exemples dignes d'être imités.

Les chansons frivoles, les poésies légères, sur le vin, les femmes, l'amour, la danse, la musique et, en général, tout sujet profane auquel un esprit sérieux ne s'arrête pas, est dit du « genre badin, » *klam el-hazel* كلام الهزل.

Enfin, un troisième genre est appelé *tar'ezzoul* التغزل. Sous cette dénomination, on comprend les improvisations tout é ifiées sur des métaphores recherchées, d'ingénieuses allégories qui abondent en heureux jeux de mots. Ainsi, pour faire l'éloge d'une femme, le poète parlera de La Mecque et de son temple ; voulant dépeindre en termes voilés les exploits amoureux de son héros, il mettra en scène un brave qui

frappe d'estoc et de taille, ou un lion enflammé qui dévore les vierges.

Le *tar'ezzoul* se confond parfois avec le *klam el-hazel*.

Indépendamment de ces trois grandes divisions de la poésie populaire, qui peuvent être ramenées à deux, il y a un certain nombre de genres secondaires qui en dérivent et dont l'emploi n'est que local. Dans les milieux arabes de la basse Makerra, de Chélif et Mina, auxquels appartient l'auteur de la k'acida du barrage et où nous avons recueilli la plupart des renseignements qui suivent, deux modes sont usités dans le klam el-djed :

Le *mazouni* المازونى et le *mekrazeni* المخازنى.

Le *mazouni* est le plus ancien ; il aurait été créé par un nommé Mohammed ben el-Abbas, turc d'origine, né à Mascara. Fort peu en usage aujourd'hui, quelques cheikr résidant dans les villes du littoral de la Méditerranée l'ont conservé dans des chansons de gestes qui relatent des faits anciens

et presque oubliés. Il se débite à la manière des Grenadins, sans trop élever la voix, avec une intonation tremblotante coupée et gutturale; le mouvement est lent, sans arrêt, la voie appuie sur l'assonance finale.

Le *mekrazeni*, plus récent, aurait pour auteur Sid Abd el-Kader ben Atsman, de Mascara; seul en usage chez les nomades, il est aussi très-goûté des citadins. Les k'acida sur des événements contemporains sont toujours en mekrazeni, et la complainte du cheikr bou Hariz est composée sur ce mode. Il se débite sans tremblements, d'une façon vive et soutenue; l'assonance finale est moins marquée que dans le mazouni, chaque vers est nettement séparé par une pause. Cette manière est dite *el-bessaïli* البسايلى.

Le mekrazeni est parfois appelé *el-ahouzi* الحوزى, c'est-à-dire « celui des environs des villes. » Il a deux sous-genres :

Le *telli* التلى, « celui des hauts plateaux du Tell » que l'on dit à pleine voix.

Et le *guebli* القبلى, « celui du Sud, » qui se débite à mi-voix.

Les autres modes, différents du mazouni et du mekrazeni, qui sont usités de nos jours sont :

Dans le klam el-hazel :

Le *metouest'a* المتوسطة, à Tlemcen, où les r'ezal de Mohammed ben Triki et de Mohammed ben Messaïb, modèles de genre, l'ont mis très en vogue.

Le *djebli* جبلى chez les beni Snassen et dans le pâté montagneux d'Oudjda.

Dans le klam el-djed :

Le *metidji* المتيجى, à Alger et dans l'Est.

Le *zemoul* الزمول, à Constantine, Biskra et dans les Ziban.

Il est rare qu'un poète populaire s'adonne à la fois à la matière religieuse et à la matière profane : dans le premier cas, il est appelé *meddah* مداح, et dans le second, *r'ennaï* غناى.

Le *meddah*, auquel s'attache une certaine considération, est invité à chanter dans la maison arabe ou sous la tente, au milieu même de la famille. Il est assis, un *bendaïr*, tambour de basque, à la main, ayant avec lui un ou deux flûtistes et un joueur de *guellal*, sorte de tambour, qui soutiennent sa voix et alternent avec lui. Il se fait également entendre dans un marché ; quand l'assistance est nombreuse, il se lève et marche devant le front de ses auditeurs

Le *r'ennaï*, le joyeux chanteur de l'amour et du plaisir, est le héros de toutes les fêtes profanes. Il a sa place marquée à celle que l'on appelle *tek'ecera* تقصيرة. Une tek'ecera se donne à la suite d'un événement heureux : naissance d'un garçon, pluie longtemps attendue, etc.; elle a lieu de jour ou de nuit. On se range autour du r'ennaï et de ses instrumentistes, dans l'espace libre entre les tentes, et que l'on nomme *merah* مراح ; là, les danses succèdent aux chansons et un abondant *t'am*, « couscoussou, » couronne la soirée. Il faut ajouter que le meddah et le

r'ennaï ne sont pas toujours les auteurs des k'acida qu'ils débitent, le plus souvent même ils ne font que colporter celles qu'ils ont apprises.

Le nom de *k'acida* قصيدة s'applique aussi bien au klam el-djed qu'au klam el-hazel et l'on dira :

فلان انشا قصيدة فى الجد او فى الهزل

Flan ancha k'acida fel djed aou fel hazel.

« Un tel a composé une pièce de vers
« en djed ou bien en hazel. »

Cette appellation a paru trop prétentieuse à certains Arabes et ne devrait désigner, disent-ils, que les chefs-d'œuvre du génie de l'homme, les poésies antéislamiques des âges fameux de la gentilité arabe, ou tout au moins celles qui sont soumises aux exigences de la syntaxe, *nahou* نحو et de la prosodie, *mizan* ميزان. Dans les milieux nomades, l'appellation *rekab* ركاب a prévalu. Suivant certains cheikr, il y aurait une différence entre le *rekab* et la *k'acida* :

rekab s'appliquerait au klam el-hazel, et k'acida au klam el-djed. Enfin, le rekab admettrait un plus grand nombre de licences. Ce dernier nom viendrait de *rekkeb* ركّب qui signifie « agencer, grouper différentes parties pour en former un tout. »

Ces parties sont :

La heudda الهدة
Le ferache الفراش

Toute k'acida commence par un couplet *heudda*, qui est l'exposition du sujet et renferme quelques pensées saillantes ; suit un couplet *ferache* qui revient sur les idées exprimées dans le précédent, les développe et les charge de fioritures. Un couplet *heudda* lui succède avec des aperçus nouveaux, puis vient le *ferache* qui en est le commentaire, et ainsi de suite. Cinquante à soixante vers, quelquefois plus et rarement moins, telle est l'étendue d'une k'acida.

Ces vers conservent la même assonance dans tous les couplets heudda. Le ferache a plus de vers que la heudda correspondante,

les assonances sont différentes à chaque reprise, mais parfois elles alternent.

Quand un meddah aborde son sujet, disent les Indigènes, il exprime d'abord ce dont son cœur est plein : alors il s'anime, il pousse plus avant, *iheudd* يهد. Puis, il se recueille, reprend ses idées, les groupe, les complète, les dispose comme les dessins variés d'un tapis ou d'une natte, *ifereche* يفرش.

Une k'acida bien établie est vraiment un tapis merveilleusement tissé, où les couleurs s'entremêlent et s'enlacent sans que l'œil en soit choqué. La heudda, qui a la même assonance, est le fond du tissu et lui donne le ton dominant. Le ferache qui n'a jamais la même rime, ce sont les laines de couleurs différentes, qui passent et repassent dans la trame, découpent le fond en mille petits dessins et forment cet ensemble gracieux et riche qui en fait un objet digne d'être suspendu dans la demeure des grands.

La heudda se nomme aussi *a'roubia*

عروبية et *met'la'* مطلع, et le ferache *beit* بيت et *r'eçen* غصن.

Dans certaines k'acida un hémistiche est intercalé après le premier vers, c'est la *teriacha* تريباشة ; parfois on bisse le dernier hémistiche de ce premier vers, cette sorte de refrain est appelé *meraba'* مرابع. Enfin, en général, la k'acida se termine par le nom du poète et une invocation à Dieu ; souvent la date est consignée dans le dernier vers.

*
* *

Le *meddah* et le *r'ennaï* ont avec eux trois ou quatre musiciens, tant flûtistes que tambours de basque. Les instruments de percussion marquent le rythme, accompagnement indispensable du chanteur et élément essentiel de cette poésie; les instruments chantants ne sont là que pour soutenir le ton qui habituellement est très-élevé, et leurs ritournelles en alternant avec le chanteur lui permettent de reprendre haleine.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000044

La composition de l'orchestre varie selon le mode de la k'acida. Dans le mode mazouni l'orchestre comprend un ou plusieurs *t'ebel* طبل que l'on fait résonner avec les doigts, une *guediha* قديحة, timbale que l'on frappe avec deux baguettes et la flûte *guesba* قصبة à six trous : instruments que nous décrirons plus loin. Dans le mekrazeni l'accompagnement est fait par le *guellal* et la flûte.

Les instruments de percussion qui accompagnent les autres modes, ou qui forment les orchestres arabes sont :

1° Le *bendaïr* البندير, sorte de tambour de basque fait d'un cerceau en bois sur lequel est tendue une peau de chèvre munie d'une chanterelle. Les plus petits ont dix-neuf centimètres de largeur sur onze de hauteur. Pour tenir l'instrument, on engage le pouce dans un trou ménagé dans le cerceau. Quand le meddah et le r'ennaï ne sont accompagnés que par des *gueçabin* قصابين « flûtistes, » ils ont un bendaïr entre les

mains et marquent eux-mêmes la cadence de leur chant sur cet instrument; les flûtistes manquent-ils eux-mêmes, le bendaïr est alors tout l'orchestre. Il a été adopté par les charmeurs de serpents au Maroc, les confréries religieuses des Aïssaoua et des oulad Sidi Ahmed ben Moussa es-Soussi de Massat, qui en jouent en donnant un coup sur le bord de la peau et un autre sur le milieu, à pleine main. Les Riffains, Kabyles du Maroc, dansent au son de cet instrument. Un bendaïr, agrémenté de lamelles de fer-blanc ou de cuivre, léger et de formes restreintes, prend par onomatopée le nom de *chekchak* شكشاك. Les femmes seules en jouent ; cependant, tout récemment, il s'est glissé dans les orchestres indigènes.

2° La *t'ebila*, la petite t'ebila الطبيلة se confond avec le chekchak. Cet instrument fut inventé par les Mahall, tribu hilalienne qui, du treizième au seizième siècle de notre ère, fut toute puissante dans les vallées du Chélif et de la Mina. Abou-l-Kacem Mohammed ben Daoud el Mester'anemi, l'auteur de

العيش الرغيد ،، في بيان شعوب هبرة وسويد
el-aïch er-rer'id fi bian chouaoub heubra ou souïd « La vie délicieuse, histoire des branches de Heubra et de Souïd, » raconte à ce sujet :

« Quand les Mahall eurent subjugué les « Merr'aoua et les beni Toudjin, leurs vic- « toires les remplirent de joie, et ils se « livrèrent aux plaisirs. L'un d'eux nommé, « dit-on, Mahammed ben Soltan, inventa un « petit tambourin que l'on appela *t'ebila* ; les « femmes le faisaient résonner sous les « doigts pour s'exciter à la danse et accom- « pagner leurs chants. Les hommes en « jouaient également soit avec la main, soit « avec une baguette courte. »

3° Le *guellal* الـقـــلال, cylindre en terre d'environ trente centimètres sur treize ; une de ses ouvertures, un peu évasée, est recouverte d'une peau de chèvre qui repose sur une chanterelle double. Pour jouer du guellal, on le place horizontalement sur les genoux, si l'on est assis ; debout, il se porte en bandoulière. On mouille de temps en

temps la peau avec de la salive et on frappe soit avec les mains, soit avec les doigts. On obtient ainsi des battements et demi-battements, dont le timbre se modifie en arrêtant les vibrations. Il rend des sons profonds, bien moins sourds que ceux du tambour en compagnie duquel on ne le trouve jamais : il accompagne la flûte ou guesba. Très répandu dans l'Ouest, il n'y a pas de fête sans guellal, il résonne à la *rahba* رحبة, « lutte à mains plates, » et aux *ahd'ra* حضرة, « fêtes de nuit ». C'est encore le guellal qui ramène à la raison l'homme possédé par un esprit : en entendant ces sons timbrés, qu'il croit être une voix qui l'appelle et le presse, le malade semble sortir d'un sommeil prolongé, il s'approche, puis se met à s'agiter et à bondir ; à bout de forces, il tombe évanoui, on lui fait alors respirer des vapeurs de benjoin ; il revient à lui plus calme, plus docile. Le guellal se serre dans une gaîne en peau brodée qui a nom *zouada* زوادة.

Parmi les virtuoses du guellal dans cette contrée, citons deux grands artistes qui fai-

saient parler cet instrument : Ber-Rached, des Guetarnia, mort il y a vingt-cinq ans, et Kaddour bou Ras, de la même tribu, également décédé.

4° Le *deff* الدف, tambour de basque carré, en usage dans l'Est, à partir de la Mitidja. Dans le Magreb el-aousset' et le Magreb el-ak'ça il est de forme ronde et ne diffère guère du bendaïr. Du reste, le nom de bendaïr est étendu souvent, et à tort, à tous les tambours de formes restreintes ; ben Yamoun, de Mostaganem, auteur du onzième siècle de l'hégire, est tombé dans cette confusion. Le deff a été emprunté aux Juifs, et les Indigènes, par extraordinaire, ne leur en contestent pas l'invention. Il est dit dans la deuxième partie de l'ouvrage d'Ibn Aïas el-Hanefi, intitulé بدايع الزهور فى وقايع الدهور *Bedaïa' ez-zhoour fi oukaïa' eddhoour*, « Merveilles éclatantes, histoire des événements des âges » :

« Les beni Israïl jouaient du *deff* et « du *mizmar* (flûte de Pan) en dansant « autour du veau d'or. »

5° Le *t'ar* الطـــار, au Maroc *mizan*, à forme arrondie ; est beaucoup plus grand que le bendaïr. Il n'accompagne jamais le chant, car ne pouvant jouer « piano » il couvrirait entièrement la voix. La peau est très-résistante, aussi l'exécutant frappe t-il souvent à tour de bras.

On dit au sujet du t'ar dont la solidité est proverbiale :

لا ينتقب الطار الا فى عرس اليتيمـــة

La intekeb et-t'ar illa fi a'rs el-itima.

« Le t'ar ne crève jamais, sinon aux « épousailles de l'orpheline. »

Proverbe qui exprime bien cette trop grande vérité : le malheur s'acharne après sa victime, et quand celle-ci se croit oubliée de son inexorable ennemi, il réapparaît au moment où l'on pouvait le moins s'y attendre. Ainsi, une orpheline trouve-t-elle un épouseur, sa malechance veut que le t'ar qui doit égayer la nuit des noces crève, alors que cet accident n'arrive jamais.

Citons encore en passant un jeu de mot sur le t'ar :

جلده من عند الجزار ولوخه من عند النجار
حطيته فى الطافة طار افهم يا الحمار

Djeldou men a'nd el-djezzar
Ou louahou men a'nd el-neddjar
Ahtitou fel taka t'ar
Afham ya el-ahmar.

« Sa peau vient de chez le boucher,
« Son bois de chez le menuisier.
« Je le posai sur la fenêtre « il s'est envolé »
« Comprends-moi donc, âne que tu es. »

Le calembour est sur le mot TAR qui signifie à la fois, le tambour et « il s'est envolé. »

Le joueur de t'ar est appelé *t'errar* طرار.

6° La *derbouka* الدربوكة, cylindre en terre se terminant par un renflement sur l'ouverture duquel est tendue une peau de chèvre; elle joue le rôle de grosse caisse dans l'orchestre.

Nos timballes et notre tambour ont leurs originaux, de formes réduites, dans la *nouba* نوبة, musique militaire des Arabes On

frappe sur ces timbales qui ont nom *nouar'er* نواغر avec des baguettes en bois dur, de trente centimètres ; ces baguettes sont appelées *zouahem* زواحم. Le tambour que l'on porte perpendiculairement devant soi, a cinquante centimètres de hauteur sur trente et un de large ; la baguette recourbée qui se tient de la main droite se nomme *chengal* شنفال, elle a vingt-huit centimètres de longueur. De la main gauche on tient une badine, le *chebil* شبيل avec laquelle on fustige le tambour.

Le *kourketou* الكركتو plat en terre recouvert d'une peau que l'on fait résonner avec des baguettes.

La *guangua* الڤانڤة, grosse caisse dont ne se servent guère que les nègres.

Les flûtes le plus généralement employées dans la province d'Orən sont :

El-k'eçba mtaa' el-meddah الڤصبة متاع المداح d'une longueur de trente-huit centimètres environ, à cinq trous,

El-k'eçba mtaa' el-r'ennaï الغصبه متاع الغنای à cinq trous également; un peu moins longue que la précédente.

El-guebli القبلی ou *el-gueblia* القبليه, ainsi que son nom l'indique, employée dans le Sud. Elle a six trous et quarante-neuf à cinquante centimètres de long; très sonore, elle domine presque complètement la voix du chanteur.

Es-soudassi السداسی, la plus grande, a soixante-dix centimètres et six trous, également en usage dans le Sud; elle a des sons doux et harmonieux.

El-djouak الجواق; est plus courte avec six trous en dessus et un en dessous dit *reddjaa'* رجاع. Dans un orchestre elle fait le chant: les sons en sont clairs, un peu criards. Instrument favori des buveurs et des fumeurs de kif, sur les lèvres du jeune soupirant elle exprime d'une façon éloquente ses ardents désirs et va droit au cœur de la belle. A Oran, Mostaganem, Mascara et Tlemcen ses trilles perçants se font entendre de fort

loin, et si, guidé par ces sons, on se dirige de leur côté, au milieu des tours et détours de petites rues, on est sûr d'aboutir à la porte mi-entr'ouverte d'une maison basse où est réunie joyeuse compagnie. Elle est généralement faite d'un roseau, cependant on en voit en bambou et en cuivre; les plus estimées sont :

La flûte à cinq trous surnommée *el-menouk'oss* المنوفص « la follette. »

La moyenne dite : *medsekeret-el-outhen* مذكرة الوطن, « qui fait songer au pays. »

Et la grande flûte à six trous surnommée : *djalebet-el-ahbb* جالبة الحب « qui fait naître l'amour. »

La flûte arabe est des plus primitives : un de ces instruments peut être façonné en quelques minutes. Les trous sont creusés sur le roseau à distance inégale et l'orifice du roseau creux tient lieu d'embouchure. Pour en jouer, l'instrument étant d'ailleurs presque horizontal, on appuie l'embouchure sur un des côtés de la bouche; par la plus

ou moins grande pression des lèvres, on diminue ou on augmente l'orifice qui donne passage à l'air, et on obtient de la sorte des sons graves ou aigus, coulés ou tremblés.

Toutes les mélodies se conservent de mémoire, car les musiciens arabes n'ont point d'écriture musicale et cette lacune même est une cause de variété en laissant une grande marge à l'imagination et au talent de chacun. Quand la flûte accompagne le chant, elle le soutient en jouant en sourdine, puis elle reprend en solo le texte de la chanson, en exécutant des variations, dans un ton beaucoup plus élevé.

Enfin un autre instrument qui n'est point d'accompagnement, il est vrai, mais que nous ne pouvons passer sous silence car il est très-répandu dans certaines contrées de l'Algérie, *la r'aït'a* الغايطة, à la tête d'une troupe allant visiter la tombe d'un marabout ou marchant au combat, étendards déployés, domine par ses sons éclatants le grondement des tambours.

La r'aït'a est notre musette à anche, mais

le pavillon est plus ouvert. Importée en Berberie par les Turcs, elle ne fut pas goûtée des Arabes qui ne lui donnèrent jamais droit de cité dans leurs orchestres ; mais en revanche, elle se répandit rapidement dans tout le Sahara Oriental. Les Mozabites en raffolent; le modèle qu'ils possèdent, un peu plus court que celui dont nous donnons la description ci-après, se nomme *zamer* زامر. Les nègres au Soudan ont le zamer.

La r'aït'a est en bois tendre, elle est montée en quatre parties :

1° *La loula* اللولى, petite pièce cylindrique en cuivre avec un tube très-court sur lequel on attache l'anche qui est comme la nôtre, deux lames de roseau aminci ;

2° *Le cedef* الصدف, rondelle en os ou en ivoire, ayant la forme d'un large jeton qui s'adapte sur la loula la maintient et sert à la fixer sur la *facela*. Le cedef ainsi placé empêche l'instrument de pénétrer trop avant dans la bouche et sert de point d'appui aux lèvres qui pincent l'anche ;

3° *La facela* العاصلة anneau de deux centimètres de hauteur en bois plus dur que le corps de l'instrument dans lequel il est emboîté ; il reçoit l'armature métallique sur laquelle est fixée l'anche comme nous l'avons indiqué ;

4° Le corps de l'instrument percé de sept trous en dessus et un en dessous, celui-ci dit *er-redjaa'* comme dans le djouak. Sa longueur est de trente-six centimètres ; il se termine par un pavillon de dix centimètres de diamètre.

La flûte et le tambour, (t'ar, guellal, etc.) sont les instruments vraiment arabes, nationaux pour ainsi dire ; il n'ont d'autre rôle que de soulager le chanteur et marquer le rythme. Encore le cheikr se passe-t il aisément de la flûte si son organe est infatigable, mais il ne saurait déclamer une k'acida sans être guidé par un rythme bien cadencé, marqué sur un tambour, voire même sur n'importe quel objet. Ici l'inspiration et le nombre sont tout, la mélodie un simple récitatif.

Ailleurs, dans les milieux où se sont introduits des éléments étrangers, dans les villes du littoral et même de l'intérieur, à Oran, Mascara, Tlemcen, où le cheikr arabe a cédé la place au dilettante juif, le roseau se tait devant les instruments à cordes : la guitare, le k'anoun et le violon. Ces instruments constituent un véritable orchestre qui exécute un motif musical, composé d'après un art, de consonnances et d'effets harmoniques. Les paroles ne sont plus qu'un accessoire, un libretto où les mots sonores tiennent lieu d'idées, et il est superflu d'être né poète pour rimailler dans un *rekab*, que « les larmes que « vous répandez ne peuvent éteindre dans « votre cœur la flamme qu'y ont allumée les « regards brûlants d'une gazelle » etc., etc. Les Ben Triki, Benou Meçaïb et toute l'école de Tlemcen ne sortent guère de là.

Les vrais croyants, les puristes, ont toujours considéré la musique ainsi faite pour elle-même, comme un art énervant et un passe-temps indigne de l'attention du musulman. Son influence est pernicieuse et un

peuple qui s'y adonne encoure fatalement les plus grands malheurs. Ainsi, prétendent-ils, que si en Espagne, où cet art fut plus florissant que partout ailleurs, les musulmans durent reculer devant les étendards de Léon et de Castille, l'abaissement de leurs armes fut le fait des musiciens, et non point le résultat de leurs divisions intestines et de leur isolement de l'Afrique qui ne leur envoyait plus ses légions de Berbères fanatisés. Voici une légende que l'on rapporte à ce sujet, contredite du reste en tous points par l'histoire, car les premiers musiciens andalous furent formés par Zarieb, élève de Abou Ishac ben Ibrahim el-Moucili qui vint de Bar'dad s'établir à la cour des Omeyades d'Espagne à la fin du huitième siècle de notre ère ; et ce furent les Chrétiens qui, dans leurs nombreux rapports avec les Mores, leur empruntèrent leurs modes musicaux, leur poésie monorime et jusqu'à leurs instruments.

« Après maint assaut en champ clôt où la « valeur d'un seul décidait du sort d'une « ville, maint combat meurtrier et des alter-

« natives de succès et de revers, les musul-
« mans avaient enfin, avec l'aide de Dieu
« Tout-Puissant, amené leurs ennemis à
« merci. Les rois chrétiens se réunirent pour
« se concerter sur le parti à prendre en cette
« occurrence. Ils pouvaient encore lever des
« troupes et avec elles courir de nouveaux
« hasards. Mais l'un d'entre eux, très-âgé et
« plein de sagesse prit la parole et les dis-
« suada d'avoir recours à la force.—« Deman-
« dons au contraire, leur dit-il, une trève de
« dix ans et offrons un tribut à nos ennemis.
« Ce délai expiré, je vous jure sur le sang
« du Christ, que vous les verrez s'offrir
« d'eux-mêmes à nos coups : les plaisirs
« d'une paix assurée, les jouissances d'un
« long repos affaibliront plus leurs guerriers
« que nos escarmouches continuelles.»— Son
« avis qui était dicté par le bon sens et l'ex-
« périence fut partagé par tous les rois, et la
« trève se conclut moyennant un important
« tribut.

« La réconciliation faite, les Arabes, che-
« valiers accomplis et dont la courtoisie ne

« le cédait en rien à la valeur, se rendirent « au camp des Chrétiens. Ceux-ci les re- « çurent avec tout le faste qu'ils purent dé- « ployer, leur donnant fêtes sur fêtes, festins « sur festins, longues orgies et spectacles de « leur pays. A ces réjouissances ils firent « paraître et chanter les plus belles et les « plus habiles musiciennes parmi leurs es- « claves, ils en firent venir des contrées les « plus lointaines de leur pays du Nord. Les « musulmans furent éblouis et se laissèrent « séduire par le talent et les charmes de ces « esclaves maudites ; à leur tour, ils les atti- « rèrent dans leur camp et les excitèrent au « chant et à la danse avec les instruments « qu'ils apprirent à faire résonner entre leurs « mains. A ce métier d'eunuque leur bras « s'amollit et ils oublièrent comment se tient « ferme la poignée d'une épée qui frappe un « adversaire bardé de fer, et comment une « lance flexible va chercher un cœur sous « une cotte de mailles.

« Passionnés pour la musique et la danse, « ils occupèrent leurs jours à rimer et chan-

« ter des r'zals brûlants d'amour. Mais le « temps marchait toujours, dévorant les « mois et les ans ; le terme fatal, auquel ils « ne songeaient plus, arriva tout à coup : la « trève était expirée! Quand les Chrétiens se « présentèrent pour offrir le combat, les « musulmans ne surent ni reformer leurs « rangs, ni même revêtir leurs armes. Vain- « cus avant d'avoir livré bataille, ils durent « accepter toutes les conditions que leur im- « posèrent les ennemis de leur foi. »

Les orchestres dont nous parlions en dernier lieu, dans les villes où les musiciens juifs sont nombreux, se composent de cinq à six exécutants savoir :

1° Un chef qui indique le mouvement, les changements de ton, en un mot « chef d'orchestre, » appelé *ma'lem er-reba'a* معلم الرباعة ou *ma'lem el-ala* معلم الالة. Il joue du violon, *kamencha* كامنشة en le tenant perpendiculairement, la caisse d'harmonie appuyée sur le genou, la main gauche au sommier inclinant l'instrument dans un sens ou dans l'autre et l'appuyant contre l'archet que fait manœuvrer la main droite ; on obtient nombre d'effets par cette double action

sur les cordes. Les Indigènes, jamais embarrassés quand il s'agit d'expliquer une dénomination, donnent au mot *kamencha* كامنشة l'étymologie suivante : cet instrument fut apporté en Algérie par des gens du pays de Roum, ses accords furent trouvés si beaux, si inouïs, que les musiciens émerveillés s'écrièrent: *el-kemal dja!* الكمال جاء « la perfection est arrivée ! » de là à donner le nom de kamencha au nouvel instrument, il n'y a qu'un pas, paraît-il.

2° Une ou deux guitares ;
3° Un kanoun ;
4ª Un t'ar.
5° Une darbouka.

La guitare, *kouitra* كويترة est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire.

Le *k'anoun* قانون a la forme d'une table d'harmonie de notre piano et repose sur le même principe : des cordes métalliques juxtaposées, dont la longueur va en diminuant et qui donnent une suite de sons

du grave à l'aigu. Ces cordes au nombre de soixante-quinze ont quatre-vingts centimètres dans leur plus grande longueur, et les dernières vingt-cinq centimètres seulement ; elles sont accordées par trois. L'instrument a trente-cinq centimètres de largeur et la chambre d'harmonie six centimètres de haut. La table inférieure est ordinairement en bois d'érable, et la table supérieure est remplacée par une peau de chèvre sur le bord de laquelle est fixé un chevalet qui relève les cordes. Les clefs fichées dans une pièce de bois de sept centimètres de largeur ont la même position que dans le piano, mais elles sont mal ajustées et ne tiennent pas l'accord. L'exécutant pose cet instrument à plat sur les genoux, et attaque les cordes avec un petit morceau de baleine plate qui est assujetti dans un anneau de fer-blanc que l'on engage dans la première phalange de l'index de chaque main.

Le k'anoun, fort ancien en Orient, n'aurait été importé dans nos contrées, au dire des Indigènes, que depuis peu de temps ; on cite

le maure Ahmed ben Abd el-Latif comme le premier qui en aurait joué vers l'an 1250 — 1835 de notre ère. Mais tout porte à croire qu'il était connu bien avant notre arrivée en Algérie. — Le *sentir* سنتير (Dozy سنطير), a beaucoup de rapport avec le k'anoun, mais tandis que celui-ci est un triangle aigu, il affecte la forme d'un trapèze. Les cordes en laiton, accordées par quatre à l'unisson ont toutes la même longueur, vingt-cinq centimètres ; elle sont juxtaposées dans le sens de la hauteur de l'instrument qui est de quatre-vingt-cinq centimètres et attachées sur l'un des côtés extérieurs obliques, elles vont s'enrouler sur des clefs fixées sur le côté extérieur opposé. Le chevalet se trouve au milieu de la table d'harmonie et, de plus, les deux arrêtes sur lesquelles passent les cordes les maintiennent élevées. On frappe sur les cordes avec des baguettes terminées par un petit marteau en corne.

Avant l'introduction relativement récente du violon dans les orchestres indigènes, le ma'lem jouait du *rebab* رباب qui a été du

reste conservé en maint endroit. Le rebab est une mandoline allongée à deux cordes ; la tête du rebab est à angle droit avec le sommier ; la chambre d'harmonie a une forme ovoïde tranchée dans sa hauteur, avec une encoche dans sa plus grande largeur qui est de dix centimètres. La partie supérieure est recouverte par une lame de cuivre très-mince, et la partie inférieure par une peau de chèvre à l'extrémité de laquelle est fixé le chevalet en bois tendre. L'archet très-petit est un arc enfer.

Cet instrument, dit une légende arabe, fut inventé par un prisonnier en Andalousie. Pour charmer les ennuis de son cachot, il creusa tant bien que mal une grosse bûche ; les entrailles des victimes égorgées pour la nourriture des prisonniers lui fournirent des cordes ; un morceau de roseau tint lieu de chevalet. Il ne fit d'abord que pincer les cordes, puis après bien des tâtonnements, il façonna un archet. Les geoliers, ayant ouï lessons qu'il faisait rendre à cet instrument, furent stupéfaits de son adresse, ils en por-

tèrent la nouvelle au roi. Le prisonnier fut amené à la cour et plut tellement au prince que celui-ci lui rendit sa liberté en le comblant de présents. Un habile artisan, nommé Abd es-Selam, fit un instrument semblable en bois de jujubier, tout en améliorant les conditions de la boîte d'harmonie.

Citons parmi les instruments à cordes les plus répandus dans nos contrées :

Le *guenibri* القنيبرى, sorte de guitare à deux cordes enroulées sur des clefs en bois. La chambre d'harmonie est faite le plus souvent d'une carapace de tortue, parfois d'une moitié de noix de coco polie recouverte d'une peau au milieu de laquelle est le chevalet qui n'est pas fixé, mais simplement maintenu par la tension des cordes. Le guenibri est très-prisé au Maroc, et l'on fait danser aux sons de cet instrument les éphèbes que l'on pare pour la circonstance.

Et le *guenbri* القنبرى des nègres qui a une étroite parenté avec l'instrument précédent : la boîte d'harmonie est carrée au lieu

d'être arrondie et le manche est très allongé. Il est orné de coquillages, menues monnaies, filoches de soie. Dans leurs fêtes, les nègres dansent avec le guenbri, en marquant la cadence avec un tambour appelé *derdeba* دردبة, et des castagnettes *k'erk'abou* قرقابو en arabe *k'rak'eb* قراقب.

*
* *

Accorder un de ces instruments se dit en arabe *kraoua* خاوى et son nom d'action est *mekraouïa* مخاوية.

La note naturelle est dite *a'fssa* عفسة « pression du doigt » sur la corde, et la note avec un accident est dite : *nouss a'fssa* نص عفسة « demi-pression, » le doigt ne pince que la moitié de la corde.

Les modes musicaux, en arabe *cena'a* صنعة ou *nouba* نوبة, encore connus de nos jours sont au nombre de dix neuf, savoir :

1°	*Cena'et-ed-dzeïl*		صنعة الذيل
2°	—	*remel maïa*	— رمل مايـة
3°	—	*hosseïn*	— حسيـن
4°	—	*r'rib*	— غـريـب
5°	—	*zidan*	— زيـدان
6°	—	*remel*	— رمل
7°	—	*cika*	— صيـكـة
8°	—	*mezmoum*	— مـزمـوم
9°	—	*reçd*	— رصـد
10°	—	*medjeneba*	— مجنبـة
11°	—	*reçd ed-dzeïl*	— رصد الذيـل
12°	—	*rhaoui*	— رهـاوى
13°	—	*esbihan el-kebir*	— اسبـيـهـان الكـبـير
14°	—	*esbihan ec-cer'ir*	— اسبـيـهـان الصـغـيـر
15°	—	*maïa*	— مـايـة
16°	—	*djarka*	— جاركـة
17°	—	*r'ribet-hosseïn*	— غريبة حسين
18°	—	*a'ïrak'*	— عـراف
19°	—	*el-a'chak'*	— العشـاف

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000070

Grenade comptait vingt-quatre cena'a ; il est probable que les cinq autres modes, non compris dans l'énumération qui précède sont néanmoins encore usités de nos jours dans d'autres contrées que le Maghreb algérien.

Il n'est point loisible à une *ala* qui respecte les traditions de débuter par tel ou tel mode, ni de passer à tel autre mode indistinctement ; l'usage a établi un ordre généralement suivi. Ainsi dans une fête arabe qui commence dans l'après-midi et se prolonge jusqu'au lendemain matin :

A l'acer, la ala débute par le mode *cika* ;

Au mer'reb, elle passe au mode *remel* ;

Au commencement de la nuit elle attaque le mode *remel maïa ;*

Après le milieu de la nuit, le mode *medjeneba ;*

Vers trois heures du matin, le mode *reçd ed-dzeil ;*

Et le concert se termine au jour avec le mode *maïa.*

Dans un café où l'auditoire qui se renou-

velle à chaque instant est composé de tout autre chose que de « dilettanti, » on ne joue guère que des morceaux détachés et les modes qui reviennent le plus souvent sont : le *r'rib*, le *hosseïn* et le *djarka*.

Un morceau est précédé par la *touchia* توشيـة (au Maroc توشيحة), prélude exécuté par le violon en solo et qui renferme les motifs principaux du mode.

Vient ensuite le *maçder* المصدر, le mouvement est lent ;

Le *kersi* الكرسى qui lui succède, ménage la transition et l'on tombe dans :

Le *met'aïahi* المطـايحـى, dont le ton est plus élevé, sans accélérer le mouvement.

Un autre *kersi* sert de transition et amène :

Le *derdj* الـدرج, mesure vive, les sons se pressent, toute la ala joue en « forte. »

Vient l'*inciraf* الانـصـراف le mouvement est plus lent, genre marche triomphale.

La finale est le *moukreles* المخلـص, net et bien cadencé.

Ainsi dans le mode cika, le développement du morceau sera le suivant :

La *touchia*,	توشيـــــة
Le *maçder cika*,	مصدر صيكـــة
Le *kersi cika*,	كرسى صيكـــه
Le *met'aïahi cika*,	مطايحى صيكـــة
Le *kersi cika*,	كرسى صيكـــة
Le *derdj cika*,	درج صيـــكـــة
L'*inciraf cika*,	انصراف صيكـــة
Enfin le *moukreles* est le dernier motif.	المخـــلـــص

Dans les concerts publics les figurantes mauresques tiennent habituellement un tambour de basque, le *chekchak*, autant pour accompagner leur chant que pour se donner une contenance ; en outre, celles qui ont de la voix chantent en « soli ; » et toutes, à tour de rôle se lèvent, et prenant place sur l'estrade, en avant de la ala, exécutent une danse dont l'expression est trop réaliste pour être gracieuse.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000074

NOTES

(1) Il est vraiment curieux de faire le relevé des noms que porte la même rivière chez les Arabes : une appellation ne s'applique guère qu'à la longueur d'une journée de marche. Le lendemain nouveaux horizons, nouvelle rivière.

Le Sig à sa naissance est l'*oued Ras el-Ma* وادى راس الماء, puis il devient :

L'*oued T'abia* وادى طابيـة ;

L'*oued Sidi Kraled* وادى سيدى خالد ;

La *Makerra* وادى مكـرة du nom d'un Zenète, au-dessus et au-dessous de Sidi-bel-Abbès ;

Le *bahr en-Nil* بحر النيل en aval de son confluent avec l'oued Sarno ;

L'*oued el-Mebt'ouh* الوادى المبطوح, au-dessus du grand barrage du Sig, dans les Chorfa ;

Puis enfin l'*oued Sig* وادى سيڤ.

(2) La plaine de l'Habra a sa réputation faite par le dicton suivant que nous traduisons textuellement pour lui conserver toute sa crudité expressive :

هـبرة مغولـة العريدات
ومشنشحة الكبيـــدات
كـل دبـرة تـبـــــرا
وعظة هبرة ما تـبـــرا

Heubra mer'oulet-el-fridat
Ou mechenchehet-el-kebidat
Koul debra tebra
Ou a'd'd'et-Heubra ma tebra.

« Habra aux bœufs monstrueux
« Et aux petits foies sans sucs,
« Toute blessure se guérit,
« Mais la morsure de l'Habra ne guérit
« jamais. »

L'Habra était au temps de Sidi Ahmed ben Youssef, auteur de ce dicton et sur lequel nous donnons plus loin quelques détails, un endroit marécageux et des plus malsains. Les bœufs y devenaient magnifiques, il est vrai, dans ses abondants pâturages, mais les enfants y mouraient empoisonnés par les miasmes. « On guérit, dit-il, d'une blessure, mais jamais de la malaria de la plaine de l'Habra. »

Un autre médisant aussi célèbre au Maroc que Sid Ahmed ben Youssef l'est en Algérie, el-Medjedoub de Fez engage le voyageur obligé de traverser la contrée du Sig, à se presser et à se tenir sur ses gardes :

ارحل من سيق بكرى واعلم فرادك الكياسة
يجيك نهار معلوم خف من ضرب الرصاصة

Arahl mes-Sig bekri, ou aa'lem feradek el-kiassa
Idjik nhar ma'loum, kreff men d'erb er-reçaça.

« Pars du Sig de grand matin, et ap-
« prends à tes bœufs à porter les bagages.

« Un jour ou l'autre on te tendra un « guet-apens. Dépêche-toi ou gare les « balles ! »

Le cheikh Abd er-Rahman ben Mohammed el-Medjedoub naquit à Mequinez antérieurement au onzième siècle de l'hégire. Il embrassa les doctrines du Soufisme sous la direction du deuxième successeur du cheikh Mohammed ben Soliman el-Djazouli, l'auteur du livre de prières très répandu le « Dalil el-Kreïrat. » Sur son ordre, il alla demeurer à el-Kecer, entre Tanger et Fez, où il exerça le métier de boucher. Puis il revint à Méquinez et y mourut, âgé de plus de cent ans. Durant sa vie, les gens qui ne comprenaient pas la signification de ses actes de piété, disaient de lui : « C'est un *medjenoun*, » c'est-à-dire « il est possédé du démon. » Mais lui, jouant sur le mot, leur répondait : « Je suis *medjedoub*, » c'est-à-dire « attiré vers Dieu, » car, ajoutait-il, « l'esprit de Dieu s'est emparé de moi. » Ce surnom lui fut conservé.

Sid Ahmed ben Youssef er-Rachedi (bran-

che secondaire des Chadoulya) avec qui on le confond souvent et à qui l'on attribue nombre de mots qu'il n'a pas faits, suivant qu'ils appartiennent à el-Medjedoub, ou même à ce « tout le monde » assez railleur chez l'Arabe, naquit dans la seconde moitié du quinzième siècle de notre ère, et descendait d'Ali, l'un des douze fils d'Edriss el-acer'er qui reçut en apanage le Tafilalet et ses dépendances. Il vit le jour à Ras el-Ma auprès de la kela'a des beni Rached et ses premières années s'écoulèrent dans cette petite bourgade. Ses goûts différents de ceux des enfants de son âge, son intelligence précoce et surtout ses réparties presque impossibles à expliquer dans la bouche d'un enfant au seuil de la vie, étaient une cause d'étonnement pour les siens qui en auguraient pour lui de hautes destinées.

A cette époque, Bougie était un centre de lumières, les sciences et les arts y étaient enseignés par de savants professeurs ; Sid Ahmed ben Youssef s'y rendit et ne tarda pas à se distinguer de la foule des étudiants

par ses progrès dans l'étude, et là encore, par son esprit mordant. La tradition ajoute que de Bougie il passa en Tunisie et de là en Egypte; mais toujours est-il, que son humeur changeante ne lui permit jamais de séjourner longtemps dans la même ville. En 1524, après bien des pérégrinations, alors que de l'Ouest il se rendait à Miliana, il eut un songe dans lequel il apprit que sa fin était proche. Il s'arrêta alors à Bou K'elli, dans la plaine du Chelif, et ayant planté son bâton en terre, il fit porter par son disciple ben Chaa ses dernières instructions à ben Merzouga qu'il regardait comme son fils, puis il attendit, dans le recueillement et la prière, que son âme s'envolât vers Dieu. Avant de mourir, il ordonna de placer sa dépouille sur sa mule qu'on abandonnerait à elle-même. On suivit ses recommandations. La mule ne s'arrêta qu'à Miliana, et à l'endroit où elle s'abattit on enterra le corps de Sid Ahmed ben Youssef. La piété musulmane lui éleva un monument qui aujourd'hui sert de mosquée.

Un miracle vint peu de temps après témoigner hautement de la sainteté de Sid Ahmed ben Youssef: le bâton qu'il avait fiché en terre à Bou K'elli prit racine et donna naissance à un bouquet d'oliviers. On a construit auprès de ces arbres une kouba dédiée à sa mémoire. Elle est desservie aujourd'hui par les beni Sliman.

(3) Sidi Mahammed ben Yhaya descendait de Moulay Edriss. Venu de l'Ouest après l'expulsion des beni Zeroual d'er-Rachedia, (un des noms de la plaine des R'riss) et du pâté montagneux des Haouara, il s'établit aux environs de Ferouha et enseigna les sciences avec beaucoup d'éclat. Sa zaouïa était bâtie sur un terrain qui dépend aujourd'hui de la commune des Abd el-Ouhab. Autour de ce professeur émérite se pressaient de nombreux auditeurs, visibles et invisibles. Il enseignait aux *djan* qui répondaient distinctement à sa voix.

La kouba où il repose qui est à environ six kilomètres du village européen de Froha

est très fréquentée par ceux qui, affligés du même mal que les fidèles de *sidi Mohammed bou Hariz*, viennent demander leur guérison à Sidi Mahammed par les mêmes cérémonies.

(4) Ces *Tahlaït* jouissaient autrefois d'une réputation détestable : on leur prêtait tous les vices et les pires instincts ; on affirmait même qu'ils avaient cette terrible influence dite du « mauvais œil » Or, un nommé ben Tefaha qui avait reçu l'hospitalité chez un Tahlaïti, et avait été comblé de prévenances par toute la tribu, pensa s'acquitter envers eux en faisant leur éloge dans une k'acida. Il en fut vertement relevé par un cheikr qui lui riposta par ces vers :

فل لبن تباحا — تحلايت اجياحا
تشكر بيت الراحا — ماك شي ڤوال
ما بنو بي نطحا — كي اجواد ابروحا
ما خلوها نواحا — انسا و رجال
اهل الكسول و مسحا — خيام فباحا
ما شابوا راحا — من غير بي الذلال

K'oul leben Tefaha *Tahlaït djiaha*
Techeker bit er-raha *Mak chi guoual*
Ma banou fi net'aha *Ki djouad Ferouha*
Ma krelaou nouaha *Nessa ou redjal*
Ahel el-kessoul ou *Kriam k'ebaha*
[*messaha*
Ma chafou raha *Men r'ir fed-dselal*

« Va dire à ben Tefaha que ces Tahlaït « sont d'ignobles gens.

« Tu fais l'éloge du lieu où l'on se sou- « lage *(sic)*. Tu n'es pas un vrai goual « (poète).

« Ont-ils jamais paru dans un combat « meurtrier comme les Djouad Ferouha ?

« Ont-ils jamais laissé derrière eux des « femmes et des hommes en larmes ?

« Chevaliers de la kessala et du balai ; « tentes infectes.

« Pour eux, il n'y a qu'un bonheur, se « vautrer dans la fange. »

La *kessala* est une petite pièce de bois transversale au bout d'un long manche, à l'aide de laquelle on pousse devant soi le fumier et l'eau croupissante.

Sid Ahmed ben Youssef ne les a pas ménagés non plus, il leur a décoché un de ses traits acérés :

۞ تحلايت تحرميات ۞ يديروا نساهم
فى المندلة ورجالهم فى الكسالة ۞ الله
يجعلهم كيف الغراميل فرن هذا فى
شاكلة هذاك الى يوم القيامة ۞

Tahlaït tahrmiat, idirou nessahoum fel-mendala ou redjalhoum fel-kessala. Allah idja'lhoum kif el-r'ramil k'ern hadsa fi chaklet-hadsak ila ioum el-k'iama.

« Tahlaït, gens de rien,

« Leurs femmes toujours avec la men-
« dala, leurs hommes avec la kessala.

« Dieu fasse que comme les taureaux
« ils aient la corne de l'un dans le flanc
« de l'autre, jusqu'au jour de la résurrec
« tion. »

La *mendala* est un peigne en fer avec manche de bois que les tisseuses emploient pour serrer les fils les uns contre les autres.

Voici une variante de ce dicton :

۞ تحلايت تحرميات ۞ حراثين كيالين ۞
۞ نساجين عريانين ۞ ايديهم فى الكسالة ۞
ويد نساهم فى المندالة ۞ الله يجعلهم الخ

Tahlaït tahrmiat; ahratsïn kialin, nessadjin a'rianïn, iedioum fel-kessala ou ied nessahoum fel-mendala. Allah idja'lhoum...

« Tahlaït, gens de rien,

« Labourant la terre, néanmoins achetant du grain.

« Tissant et allant toujours nus.

« La main à la kessala,

« La main de leur femme à la mendala.

« Dieu fasse, etc...

هَمْ اَمْسَطَّرْ * والنْذيرْ جَآء وَقْتْ الْعَصَرْ وعْدْ امْقدَّر * هاكْ رادْ رَبْ الجوَّاد

2

البَرَاج اغْدر * جَايَا امْحَالهْ تَتْكَدَّرْ اَلاَّ يَهْمرْ * ما الْقاهْ تَايَكْ بَازْنَادْ

3

جَايْ امْقُوْطرْ * هَدَّمْ الْقْناطرْ اُيَدْمَرْ حَمْلُهْ جَايرْ * شاعْ صالْ واقْرَضْ الاَسْدَادْ

4

حقِّى نشكُرْ * بُواحْرِيز بُرْهَانَهْ ظَاهَرْ بِهْ العَابرْ * قَدْهَا ابْنَفْضَهْ وجّادْ

5

اهْلْ الْمَشْوَرْ * حَاضْرينْ فِي هَذَا الْمَيْمرْ واكْ اقْويْدَرْ * غَيْرْ بِهْ يُوفِ الْمُرادْ

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000086

6

ما فَادْ احْجَرْ * ويْنْ ذاكْ بنْيان الْعَسْكرْ ڧاعْ انْكَسَّر * جاء اغْزِيرْ و اخْذ الْعِبَادْ

7

عُڧْبْ انْهارْ اخْذَانَا جَا وَايْحُوصْ اُڧْبَالى

8

جَارْ اخْلاصْ ادَّانَا واسْتَرْ ربْ الْعَالى

9

رَبِّ بـه ابْلَانَا سَيْطْ اُضَرْبَهْ وَالى

10

وَالْغَاشِى يَدَّانَا وَيْحْ الْبَاڧِى تَالِى

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000087

11

لَا مَنْ قَالْ ارْزَافْنَا رَاحَ اَرْخِيصْ اُغَالِى

12

مَا فَاتتْ مَا لْهَانَا ضَيْمِ وَاشْ اَبْغَالِى

13

اَنَى وَاصْحَابْنَا وَاهْلْ الْمَيْزْ الْعَالِى

14

اَهَلْ سِيفْ اَحْذَانَا صَارْ اَلْهُمْ كِحَالِى

15

مَنْ كَانْ ايْقُولْ اَنَا خَلّ وَكْرَهْ خَالِى

16

غُوْل اخْلَاصْ اكْلَانَا لُو جَاء عُقْبْ اللَيَالِي

17

البَشَّار افْدَانَا اعْلَمْهُم وَالْغَالِي

18

فَالْجَنَا يَتْعَانَا كَانْ ابْغَاهْ العَالِي

19

بَتْ امْدَمَّرْ * مَا لْهُمومْ لَيْلَ عَوْضْ اشْهَر فَانَط سَاهَرْ * مَا ايْلَذْ لَلْعَيْنْ ارْقَادْ

20

لَوْمْ فُوْتْ اعْمُرْ * مَا نْرِيدْ فَالَه مَا نَنْظَرْ نَمْشِ نَهْجَرْ * يَا بْنِي انْعَاهَدْ الاَوْلَادْ ٥

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000089

21

اَلَّا يَدْحُرْ * بِالْجِبَالْ كِدَارْ اسْحَاوَرْ
قَلْبِي حَابِرْ * مَا انْقَرْبَهْ يَا لَاسْيَادْ

22

فَايِمْ يَزْهَرْ * فَرَضْ السْبَايَكْ مَزَيَّرْ
اَلَّا يَنْحَرْ * هَاجْ مَا ايْشَدَّهْ شَدَّادْ

23

وَامْنِينْ اَظْهَرْ * جَاىْ كِالثَّعْبَانْ امْكَشَّرْ
رَانِى حَايَرْ * يَا امْلَاحْ مَا دَارَ الْوَادْ

24

مَا قَالْ اشْجَرْ * مَا ابْقَاتْ الاَمْلَاكْ اتَنَوَّرْ
رَاحَتْ طَايَرْ * مَا افْرَعْفَبْ الْمَسَادْ

25

بَاتْ الْغَاشِي جَابَلْ
خَايْفِينْ مَا الْمَوْتْ الدُّنْيَا

26

سِيفْ خَرْبَهْ وَايْحَوَّلْ

كُلْشِى امْشَا لْلْهَاوَيا

27

مَا ابْفَى زُكْرَمْ فَاقَلْ

صَبْحَتْ الْفَهَاوِي مَطْوِيَا

28

نَارْ مَا بَاتَتْ شَاعَلْ

بَاتْ سِيفْ عَوْضْ الْمَسِيَا

29

رَابْ وَابْدَا يَزَّلْزَلْ

ضَرْبَتْ النَّوَافِسْ اعْشِيَا

30

زَاجْ وَارْخَامْ اطْوَابَلْ

كِى امْضَاتْ بَزَارْ الْمِيَا

31

مَا اشْفَقْ جَا وَايْفَتَّلْ — مَنْ ايْمُوتْ رَاحْ ابْلَا دِيَا

32

مَا اطْرَا وَيْحْ الْغَابَلْ — فَصْتَيْنْ يِ ذَا الْفَصِيَا

33

تَلَّبْ الرَّايْ اتْخَبَّلْ — خَالِفِى احْلَمْ وَالْطَبْ بِيَا

34

ضَافْ مُرِي مَنْ دَاخَلْ — كَيْتَيْنْ يِ مِيرْ احْجَيَا

35

مَا ابْرَعَظْمِ بَاشَلْ — كِى انْدِيرْ مَا صَبْتْ ادْوَايَا

36

مَا ابْقَى غَيْرَ الْمَغْسَلْ غَيْرْ كِالّي شَفْتْ ارْوِيَا

37

حَىْ امْدَمَّرْ * طُعْتْ لِهْ رَانِى نَسْتَغْفَرْ خَيْرَهْ يَاسَرْ * مَا ايْخُصْ فِي كُلْ ابْلَادْ

38

وَالِّي يُفْقَرْ * فِيهْ بِهْ يَبْدَا طَايَرْ بَاه ايْنَاقَرْ * مَا اسْوَى اَلِي مَا لَهْ زَادْ

39

مُحَمَّدْ يَشْعَرْ * نَاظَمْ الْهُمُومْ الّي ظَاهَرْ بَالِي حَايَرْ * صَاحْ جَابَهْ فِي الاَنْشَادْ

40

كُنْتْ امْوَعَّرْ * نَازْلِينْ فِي قُرْبْ النَّاكَرْ مَا جَبْتْ اَخْبَرْ * مَالْكِي امْعَيَا قَوَّادْ

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000093

41

سَمْ امْقَطَّرْ * سَقَى الْفَحلْ الَّا يَحْفَرْ قَاسْ انْوَاعَرْ * لَلْبُرْوُر وَاقْطَعْ الاَكْبَادْ

42

رَاحْ امْشَبَّرْ * وَاعْدْ الْبَحْرْ فِيهْ ايجَجَّرْ عَامَدْ للشرّ * خَلَّ الفَصَايَصْ تُعَادْ

43

خَلَّ غَيْرْ المَارَا وَخْلَحْ الاَنْسَانِي

44

اَحْرَايَمْ تَجَّارَا عَلْطَاتْ الْهَافَانِي

45

بِيضْ اُحُمْرْ اَمْنَارَا اَسْبَايَكْ سُلْطَانِي

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000094

46

دَايَرْ بِهِمْ دَارَا بَاسْبَابْ الْفُوفَانِي

47

اَطْبُولَهْ نَقَّارَا يَتْقَلَبْ رُوحَانِي

48

مَا صَبْرُوا صَبَّارَا يَخْمَلَجْ يَا تَشْطَانِي

49

اَلْمُرْ اَعْجَرْ * مَا انْزِيدْ وَلَا نَشْبَخَرْ جُرْحِي نَاغَرْ * كَيْت اُزَتْ التَّكْمَادْ

50

مَا ذَا خَسَّرْ * مَا الْمَخَازِنْ اَلِّي مَتْعَمَّرْ وَلْبَقْ بَايَرْ * الشِّعِيرْ وَالْقَمْحْ اسْوَادْ

51

والشِّي لَاخُرْ * شِى امْشَا اْشِي صَابَحْ يَنْشُرْ وَالمَآء يَهْدَرْ * سَنَّدْ الْمَخَازَنْ تَسْنَادْ

52

جَا ابْحَسَّ يَدْفَعْ لَلْبَلَادْ عَمَّدْ لَاطَّيْحَا

53

تَامّ الغَيْظْ اُيَفْرَعْ وَالْيَهُودْ تَثْغَبْ نَوَّحَا

54

يَالِّي شَتْ المَشْرَعْ لَا تَامْنَهُ دَارْ افْضِحَا

55

ذَا ادْهَشْ ذَاكْ امْرَوَّعْ مَا ابْقَاتْ فِى جَسْدَهْ رَاحَا

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000096

56

ذَا افْزَعْ هَذَا طَالَعْ لَلْسْطُوحْ غَاصَبْ بَالْقُرْحَا

57

خَاطْرِ رَاهْ امْلَيَّعْ يَا افْطِينْ مَشْيَنْهَا صَبْحَا

58

اَلَّا يَفْقَرْ * فَالْحْوَانِيتْ اَلِّي تَسْعَرْ ذَشِّ يَاسَرْ * مَا احْضَيْتْهْشِي بَاعْدَادْ

59

بَاسْمَكْ نَذْكُرْ * يَا ايْلَاهْ وَاكْ انْتْ الْقَادَرْ عَالَمْ بَاصَرْ * خَلْقْ السَّمَآءِ والْمِهَادْ

60

غَافِرْ اغْفَرْ * مَا لذْنُوبْ نَبْغِ نَتْحَرَّرْ رَبّ نَاظَرْ * يَا ارْحِيمْ رَبَّ الْاحَادْ

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000097

*
* *

1

Hem messeṭ'ṭ'er ,', ouel-nedir dja ouk'ṭ el-acer
ouad mek'edder ,', hak rad rebb el-djouad.

2

El-baradj r'eder ,', djaïa amahalou tetkedder
Alla ihemer ,', ma bek'ah taïk bezenad.

3

Djaï meguout'er ,', heddem el-k'enat'er ou idemer
ahmlou djaïer,',chaa' çal ou guered el-asdad

4

Ahk'k'i nechker ,', bou Hariz borhanou d'aher
biḥ el-aber ,', guedha benefed'ou ouddjad.

5

Ahel el-mechouer ‚', ahd'erin fi had el-meïmer
ouak K'ouider ‚', r'ir bih iouſi el-mourad.

6

Ma fad ahdjer ‚', oueïn dak benian el-a'sker
gua' tekesser ‚', dja r'ezir ou kreda el-a'bad

7

O'gueb en-nhar kredana
dja ihous ou guebali.

8

Djar krelas eddana
ou seter rebb el-a'li.

9

Rebbi bih belana
sit' ou d'erbou ouali

10

Ou el-r'achi iddana
ouih el-bak'i tali.

11

La men gual arezak'na
rah erkris ou r'ali.

12

Ma fatet ma el-hana
d'eïmi ou ach bek'ali.

13

Anaïa ou eçehabna
ou ahel el-miz el-a'li.

14

Ahel Sig ahdana
sar lehoum kihali

15

Men kan iguoul ana
krella oukerou krali.

16

R'oul krelas kelana
lou dja o'gueb el-liali

17

El-bechar rah fedana
a'lemhoum ou ler'ali.

18

Fel-djenna ita'ana
kan ebr'ah el-â'li.

19

Bett medemmer ,', ma lehmoum lila a'oud' chehar
k'anet' saher ,', ma iled lel-aïn reguad.

20

Louma k'out o'mer ,', ma nerid falou ma nend'er
nemchi nhedjer ,', ia beni n'ahed el-oulad.

21

Alla idohr ,', fel-djebal kidar mahaer.
k'elbi djafer ,', ma neguerbou ia lessiad.

22

K'aïm izehar ,', guered' es-sebaïk mezier
alla inahr ,', hadj ma icheddou cheddad

23

Ou meneïn dhear ,', djaï kiels-tsaban mekecher
rani ahicr ,', ia melah ma dar el-ouad

24

Ma gual echedjer,',ma bek'at el-amlak tenouar
rahat t'aïer ,', ma k'ra o'k'eb el-fessad.

25

Bat el-r'achi djafel
kraïfin men el-mout ed-denia

26

Sig krerbo ou iahouel
koul chi mecha lel-haouia

27

Ma bek'a zek'rom k'afel
sebaht el-kehaoui met'ouia

28

Nar ma batet cha'al
bat Sig a'oud' el-memsia

29

Rab ou beda izelzel
d'erbet en-nouak'is a'chia

30

Zadj ou rekram t'ouabel
ki med'at bazar el-mia

31

Ma chefek' dja ou ik'ettel
men imout rah bela dia.

32

Ma t'eraouih el-r'aʃel
k'essatin fi da el-k'essia

33

Tellef er-raï tekrebbel
kralk'i ahlem ou elt'ef bia

34

D'ak' mouri men dakrel
kietin fi mir ahdjaia

35

Ma bra a'd'emi fachel
ki nedir ma sebt douaiu

36

Ma bek'a r'ir el-mer'essel
r'ir ki elli cheft rouia

37

Ahï medemmer ,', t'o't lou rani nester'efer
kreïrou iasser ,', ma ikross fi koul blad

38

Ou elli ifek'er ,', fih bih ibeda t'aïer
bah inaguer ,', ma issoua elli ma lou zad

39

Mohammed icha'r ,. nad'em el-hemoum elli
[t'aïer
bali ahier ,', sah djabou fel-enchad

40

Kount moua'r ,', nazelin fi k'orb en-naker
ma djebt kreber ,·, maleki ma'ïa guouad

41

Sem meguet't'er ,', sek'a el-fahl alla iahfer
k'as noua'r ,', lel-brour ou yuet'a' el-kebad

42

Rah mechebber ,'. ou a'd el-bahr fih iahdjer
a'med lech-cher ,', krella el-kessaïs toua'd.

43

Krella r'ir el-mara
ou kreledj el-ensani

44

Haraïm tedjara
a'lt'at el-hefani

45

Bid' ou ohmer menara
sebaïk sult'ani

46

Daïr bihoum dara
bessebab el-fouk'ani

47

T'eboulou neggara
iteguelleb roahni

48

Ma sebberou sebbara
ikreledj ia techi'ani

49

El-mor ma'ddjer ,', ma nezid ou la neftekrer
djorhi nar'er ,', keït ouzet et-tekmad

50

Ma da kresser ,', ma el-mekrazen elli
[meta'mmer
ou bek'a baïer,',ech-chaïr ou el-yuemah souad

51

Ou ech-chi el-akror ‚', chi mecha ou chi sabah
[iencher
ou el-ma iheder‚', senned el-mekrazen tesnad

52

Dja beahsou idefa'
lel-blad a'mmed lel-t'aïah

53

Tam el-r'id' ou ifera'
ou el-ihoud tetser'ob nouaah

54

Ia elli chet el-mechera'
la tamenou dar fediah

55

Da dehech dak meroua'
ma bek'a fi djessedou raha

56

Da feza' hada t'ala'
lel-set'ouh r'aceb bel-guorha

57

Kratri rah melïa'
ia fet'in mechina sobah

58

Alla ifeguer ,', fel ahouanit elli tessa'r
edda chi iasser ,', ma ahsiteha chi bea'dad

59

Beesmek nedker ,', ia aïlah ouak enta el-k'ader
â'lem baçer ,', kralek' es-sema ou el-mehad

60

R'afer er'efer ,', ma lednoub neber'i netahrrer
rebbi nad'er ,', ïa erahim reb el-ahad.

*
* *

A la première audition de cette k'acida ou de telle autre chanson populaire, on est surpris de ne pouvoir saisir au passage que quelques mots sans liaison, quant au sens général il échappe absolument. Cependant le cheikr articule bien ses paroles, les syllabes sont fortement accentuées et tous les mots se détachent avec une rare netteté. Le tour

de la phrase est arabe à ne pas en douter, les expressions ont, pour ainsi dire, une physionomie familière à tout arabisant qui a suffisamment étudié les écrivains arabes, et qui est à même de converser facilement avec les Indigènes. Ce n'est qu'après avoir pris place pendant de longues soirées aux côtés du cheikr, en avoir obtenu, Dieu sait au prix de quels sacrifices de patience, la clef d'une partie de ces énigmes et avoir fait appel à la bonne volonté, si rare, de ses coreligionnaires plus instruits et au fait du *telahïn* تلحين, que les improvisations populaires ne sont plus lettre close.

Et maintenant nous flatterons-nous d'avoir découvert une nouvelle langue arabe « l'arabe des chansons ? » D'ingénieux grammairiens nous ont déjà doté de « l'arabe vulgaire » et de « l'arabe régulier, » ils ont retiré de leur précieuse invention moult honneur et profit, encore insuffisants paraît-il, si l'on apprécie sans parti pris le service qu'ils ont ainsi rendu aux lettres. N'était la crainte de nous exposer à diminuer leurs mérites, nous se-

rions tentés de nous prévaloir à notre tour de notre découverte, mais, d'un esprit moins transcendant, nous préférons avouer de suite que si dans la même branche du savoir humain autant de parties nous sont inconnues, c'est que nous ne la connaissons qu'imparfaitement. Nous ignorons l'Arabe, quand nous lisons mal ses livres, ne parlons pas sa langue avec un « arabisme » achevé et ne comprenons pas la k'acida d'un cheikr dont les conceptions s'élèvent un peu au-dessus du terre-à-terre de la conversation, sans cependant atteindre les formes rigoureuses d'un ouvrage scientifique. Car, tel est le caractère de la littérature arabe : un livre n'est point écrit pour distraire et amuser, mais pour instruire. Or, raisonnons par analogie : dans la littérature française, parce que des termes techniques, « hébreux » pour nombre de gens, se rencontrent dans les ouvrages spéciaux de mathématiques, de philosophie ou de physiologie, concluerez-vous que Ampère, Victor Cousin et Flourens ont écrit dans un français « littéral » qui

remonte aux âges préhistoriques ? Et si le français avec sa clarté, sa logique, sa simplicité, revêt tant d'aspects différents, est-il étonnant que l'arabe, langue imparfaite, trop étendue et trop vague nous embarrasse à chaque pas ?

Les Arabes en jugent autrement, car bien qu'à leurs yeux aucune langue ne soit plus belle et plus parfaite que la leur, qui est celle dans laquelle le « Livre » a été révélé, ils reconnaissent leur impuissance à la savoir en entier : « La langue arabe, disent-ils, il n'y a qu'un prophète qui puisse l'embrasser. »

Le texte de la complainte, reproduction exacte du manuscrit du *cheikr Bou Hariz*, avec son orthographe un peu extraordinaire est l'image fidèle de la prononciation réelle des syllabes, allongées ou raccourcies suivant les besoins de la mesure. Une rectification quelconque serait plus que téméraire, et ces spécimens n'ont d'intérêt qu'autant qu'ils n'ont pas eu de retouches. Un commentaire

philologique est ici bien nécessaire pour expliquer certaines expressions obscures et justifier la traduction.

*
* *

COMMENTAIRE

Vers 1

النذير, pris substantivement a le sens d'« émissaire. » Il est ici synonyme de فاص. Ce nadir est Bou Zian, de la commune d'Aïn ech-Chorfa.

العصر est entre trois et quatre heures, selon la saison. C'est l'instant médiat entre le midi vrai et le coucher du soleil.

الجوّاد « l'excellent. » Cette forme intensive avec l'article appelé par les Arabes dans ce cas : *lam el-r'elba* لام الغلبة (*Cf.* Commentaire de Cheikh Djebril sur la Djaroumiya et la Glose, page 8.) ne

s'emploie qu'en parlant de Dieu. Un Arabe l'explique ainsi :

منين ربى كريم وصف بالجواد والجيّد
من يجود مما عنده ولذلك عطى لفظة لله
تعلى ومنه جيّد الرفبة

« Dieu est généreux, aussi l'appelle-
« t-on *el-Djouad*. Le djied est celui qui
« use libéralement de ses biens ; c'est
« pour cela que cet attribut a été donné
« à Dieu. On dit aussi : *djïed er-rok'ba*
« l'homme de race. »

Vers 2

بـــرَج Le mot français « barrage » grâce à sa forme trilitère a passé dans l'arabe. Les Indigènes emploient ce mot quand il s'agit d'une œuvre considérable en maçonnerie. Une simple levée de terre pour arrêter ou détourner les eaux n'est qu'un سـدّ.

تـتـكـدر ; (Beaussier, page 582) « s'amonceler. » A aussi le sens de « se

presser, arriver coup sur coup et avec force sur q. q. un ou sur q. q. chose. » Ex. :

تكدرت عليه الهموم

« Tous les malheurs fondent sur lui. »

تايك, serait le participe présent du verbe intransitif :

تاك يتيك تيكا

Qui signifie « être brave, excessivement fort. » Cette phrase

هذا الرجل نعرفه من تياك الناس

pourrait être traduite :

« Cet homme, je le connais bien, c'est un prodige de valeur. »

ازناد pluriel de زند « les batteries du fusil, » par ext.: fusil.

On dit : تايك بزناده « Un gaillard de « cette trempe avec son fusil est redoutable. »

Vers 3

مقوطر participe du type مفوعل, si-

gnifie « qui arrive en droite ligne. » On dit dans l'usage :

فلان قاطرني في الدار

« Un tel est venu directement chez moi. »

الفارس جاء مڤوطر كالرصاصة

« Le cavalier est arrivé comme une balle. »

C'est à tort que Beaussier, page 559, fait dériver ce mot d'une racine quadrilitère ; il appartient à une racine trilitère dont il est la XIVe forme. L'auteur du *Nouzhet-et-t'orf fi a'ilm ec-çorf* le sid Ahmed ben Mohammed el-Midani, cite comme type de cette XIVe forme le verbe حوفل :

الرابع عشر فَوْعَلَ يُفَوْعِلُ مثل حوفل يحوفل

et il rapporte ce vers :

يا قوم حوفلت او دنوت
وبعد حيفال الرجال الموت

« O mes amis, je suis trop âgé ou trop
« avili, et après la décrépitude, il ne reste
« plus aux hommes qu'à mourir. »

Cette forme est assez fréquente dans le langage surtout chez les Bédouins. Citons quelques exemples :

معوشر de عشر Qui est en vacances.

مسولم de سلم Qui est atteint de la petite vérole.

مشورب de شرب Qui est mal conformé.

مظوهر de ظهر Qui est fourbe.

مكوبر de كبر Embaumé, en parlant d'un cadavre.

منوجر de نجر Qui est mal vu.

مسوعد de سعد Grand, bien fait.

On dit d'un palmier de belle venue نخلة مسوعدة.

مسوجر de سجر Attaché, tenu en laisse.

On dit au figuré فلان معيشته مسوجرة « Un tel a sa nourriture assurée. » Correspond à notre expression vulgaire : « Il a du pain sur la planche. »

Vers 3

اقـــــرض « couper, rompre, casser » L'Alif est prosthétique.

Vers 4

قـدّهـــا Mot à mot : قـــد « il mérite autant هـــا que cela » Le verbe قد a le sens de « être capable de, digne de, valoir autant que » ex. :

سيد عبد الله يقـد هـذه المزيـة

« Sid Abd Allah est digne de cette faveur. »

نـبـضـــه le pluriel est انبـاض. Dans le Sud Oranais signifie « canon. » Métaphore pour la puissance d'un marabout.

كـل والـي بنـبـضـــه

« Chaque saint a son canon, » sa puissance occulte.

وجّـــاد « prêt à faire feu. »

Vers 5

المشـوَر Les Arabes croient que les saints

après leur mort peuvent se réunir pour prendre ensemble telle ou telle détermination.

المیمر « Affluence. Attaque et combat » meurtrier le plus souvent. L'étymologie de ce mot est incertaine.

فویدر, diminutif de فادر « puissant, » un des surnoms de sid Abd el-Kader el-Djilani que l'on appelle aussi :

جلّول *Djelloul*, altération de Djilani ;

الاعرج *El-Aa'redj*, parce qu'il clochait ;

البغدادی *El-Ber'dadi*, en raison du lieu de sa sépulture ;

راکب الحمراء *Rakeb el-ahmera*, de la couleur de sa monture ;

طیر المراقب *T'ir el-merak'eb* « l'aigle des vigies, » à cause des nombreux monuments élevés à sa mémoire, perchés sur des hauteurs.

Son vrai nom est : *Mahi ed-din Abou Mohammed Abd el-Kader el-Djilani* ou

Guili ou *Guilani, ben Abou Salah Moussa el-Hassani*, né à Djil ou Guil, près de Bar'dad en 471 = 1078-79, et mort dans cette ville le 8 rebia et-tsani qui correspond au 11 février 1166. Son ordre, les *kadiria*, est celui qui renferme le plus d'adeptes répandus dans toutes les contrées du monde musulman.

Tout un cycle de rapsodies a trait à sid Abd el-Kader el-Djilani, de là cette locution pour exprimer qu'un tel est désœuvré :

راه الا فبال مديح جدّول

« Il n'a d'autre occupation que
« d'écouter les antiennes de sid Abd
« el-Kader el-Djilani. »

Vers 7

يحوص au prét. حاص ; a le sens de « ravager, enlever » surtout en parlant du pillage d'un silo. Un Arabe disait :

ابو عمامة حاص مطمر الحساسنة

« Bou A'mama a pillé les silos
« des Hassasna. »

VERS 9

سـيـط devrait être écrit avec un ص. Dans l'usage a les significations suivantes :

En parlant d'un homme : « vigoureux, bon marcheur. »

احمد صـيـط يمشـى و ما يعيـاش

« Ahmed est un homme vigoureux, il « marche sans jamais se fatiguer. »

S'appliquant aux animaux : « énorme, d'une force incroyable, qui ne raisonne pas, » par extension, « redoutable. » Désignera un chameau furieux au moment du rut.

اُضربه والى pour وضربه والى. Les saints ont durant leur vie un pouvoir terrible entre les mains : celui de déchaîner ou de contenir les fléaux célestes. Morts, leurs prières ont autant de crédit auprès de Dieu et ils peuvent à leur gré, favoriser ou affliger les humains, faire tomber les ondées d'une pluie bienfaisante ou les changer soudain en une effroyable tempête. Un Indigène écrivait :

انما الوالى فى فيد حياته يدعى على الناس
واذا مات يقولوا ببركته

« Durant sa vie, le ouali obtient l'assis-
« tance de Dieu contre les humains au
« moyen de ses prières ; mort, ses mé-
« rites intercèdent pour lui. »

VERS 12

ضيم est ici pour ضيمي. Beaussier, page 389, ne donne qu' « oppression. » A aussi le sens de « crainte, malheur » synon.: حزنى. Ainsi, une femme en proie à une vive douleur s'écriera au milieu de ses sanglots :

يا حوجي يا حزني يا ضيمي

« Ma peine, mon chagrin, mon malheur! »

VERS 16

غول. Un ogre, un géant.

VERS 17

الغالي m. à m. : « le porteur de la nouvelle, الغى cria, لي à moi. »

VERS 19

فـاذـــط, participe présent. Les participes مظـنـون et ضـايـف ont dans l'usage la même acception.

VERS 20

فـــال Le *fal* est la mauvaise influence exercée sur un humain par un autre homme, un animal et même un être quelconque. Il suffit de faire mention de cet être ou de cet objet alors même qu'il est absent pour que l'on en ressente aussitôt les effets néfastes. Ainsi, il serait dangereux de dire: لا تـفـتـل الحـدايـــة « Ne tuez pas l'émerillon. » Vous perdriez un des vôtres ou vous seriez atteint dans ce que vous possédez; il faut dans ce cas se servir d'une périphrase. Il est prudent de laisser dormir les mauvaises influences (CORAN XXXVI. 18).

انعـاهـد الاولاد « J'obtiendrai la promesse formelle des enfants. (Qu'ils ne s'approcheront pas de la rivière.) Un Arabe explique cette phrase par ce commentaire :

يعنى ناخد منهم الميثاف على الحاجه
الى وصيتهم ما يواسوهاش

« C'est-à-dire, j'exigerai d'eux le
« *mitsak'* qu'ils ne feront pas ce que
« je leur ai défendu. »

Voici ce que l'on entend par le mitsak' : Celui qui jure lève la main et engage ses doigts entre les doigts de la main de celui qui lui demande son serment. Puis il dit : « Je te jure telle ou telle chose. » *(Cf. Colliers d'or de Zamakhschari,* trad. de B. DE MEYNARD, p. 207.)

VERS 21

امحاور L'Alif est prosthétique. Est un pluriel qui n'a pas de singulier. Voici la définition arabe :

امحاور هو من الكيات وهذه الكية
يجعلوا على الضر علامة بالمنجل على
هذه الصورة + وهى سوى للخيل وللجمال
والكى المطلف على هذه الصورة ||
ومنهم كية اللكزة

« Par *mhaouer* il faut entendre la « cautérisation que l'on ne pratique « que sur les chevaux et les cha- « meaux. On leur fait avec la faucille « (chauffée à blanc) des incisions cru- « ciales. Les autres genres de cauté- « risations se font en incisions paral- « lèles, par ex. : celles de la *lekza* « (instrument de chirurgie vétéri- « naire). »

VERS 22

نحـــر « Egorger un chameau. » Le cheikr personnifie la rivière et la représente enfonçant le couteau dans la gorge de ses victimes.

VERS 24

ما قـــال Aoriste par I. « Il n'a pas laissé » (Beaussier, p. 574).

فـــرا pour ما افـــر Ce verbe signifie ici « prévoir. » On dit :

هذه الحاجة ما فـريت لها حساب

« Je n'avais pas pu prévoir cette chose. »

VERS 26

للهـاويـا signifie : « l'endroit de la perdition, l'abîme, l'enfer. » Notre expression un peu triviale « Il est allé au diable, » rendrait fort exactement le second hémistiche de ce vers.

VERS 28

ممسيا est l'altération de منسيـة « oubliée. » Suivant d'autres Arabes est exactement orthographié. Désigne plus spécialement les cimetières abandonnés que l'on rencontre à chaque pas en Algérie.

VERS 29

راب « creva » Ce mot au commencement du vers produit un effet très heureux d'harmonie imitative.

VERS 31

بلا ديـا Les parents des victimes, ceux qui ont droit au prix du sang, n'ont aucun recours contre une rivière. Leur perte est donc irréparable.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000124

VERS 32

فصـتين فى ذا الفصـيـا, m. à m. « deux histoires dans cette histoire. » Cet hémistiche peut être entendu de trois façons : 1° « Cette catastrophe est double, » allusion à l'effondrement de « deux » barrages; 2° « Cet événement donnera lieu à de nombreux commentaires, » et 3° « Ce récit n'est que la moitié de la vérité. » Nous nous sommes arrêtés à ce dernier sens, mais les deux autres sont très admissibles.

VERS 40

نـاكـر signifie en général « ingrat, » a par extension le sens de « craindre, ne pas aimer, être incompatible avec. » Dans une chanson du fécond El-Habib ben Guennoun de Mascara, il est dit à propos de la gorge d'une femme qu'il compare à du papier d'une éclatante blancheur, mais à qui l'humidité est nuisible :

نـاكـر الندى فى غـرس ظـاهـر

« Elle est bien plantée, mais elle
« craint la rosée. »

مالكى C. Coran VIII. 12.

وان عليكم لحافظين

« Des anges gardiens veillent sur vous. »

Vers 41

انواعر. Ce mot s'applique à tous les produits de l'industrie métallurgique, pièces de fer avec vis et boulons, roues, instruments et machines importés de l'extérieur.

Vers 42

مشبر Omis par Beaussier, n'a pas été relevé non plus par Dozy, signifie « sans dévier. » On dit:

مشبر كالمدفع

« Il atteint son but comme un boulet « de canon. »

Et « visez avec le fusil » شبر بالمكحلة. En parlant du regard: « avoir les yeux braqués sur un objet quelconque; » راح مشبر se traduirait: « il est parti tout droit, sans se retourner, » et par déduction: « impassible, qui s'en va sans jeter en arrière un regard d'adieu ou de compassion. »

VERS 44

عـلطات الهاباني, le mot علطـاء signifie « qui n'a pas de ventre ; » par ex. en parlant d'un slougui. — الهاباني est pour اللهابانـيين (Beaussier, page 622) « avide, âpre, affamé » au figuré. — Telle est l'impression que peut produire sur un Musulman une Européenne qui sort sans être voilée et qui regarde avec assurance celui qu'elle croise sur sa route.

VERS 48

يا تشطـاني m. à m. « ô ma peine ! » Ce mot est une forme alourdie. Nous traduirons cette phrase :

الناس كلـبوني بواحد التـشـطن

« On m'a chargé d'un travail pénible,
« un vrai casse-tête. »

VERS 49

معجّـــر A la deuxième forme عجّـــر se dit de l'eau dont un obstacle empêche l'écoulement, et traîner en longueur une affaire

pendante, ainsi, ne pas laisser avoir son cours à une requête. Ex. :

لو كان ما فلان عجّر لى دعوتى لو كان سلكت

« Si un tel ne s'était pas mis en tra-
« vers de mes démarches, elles auraient
« abouti. »

القلتة عجرت الماء

« La dépression de terrain a retenu l'eau. »

الماء معجّر et الماء محجّر ont le même sens, « eau croupissante. » (Beaussier, p. 419, ne donne pas ce sens).

Cela nous a autorisé à traduire d'après le sens général de la racine عجر « revenir sur, s'appesantir sur. » Un homme est malheureux, il est porté à s'entretenir de son malheur, cette pensée le hante. Notre opinion, du reste, a pour elle l'autorité de Dozy, p. 96, II vol. qui donne « retourner sur ses pas. »

Un autre sens nous a été donné par un Indigène :

المرء يعجر يعنى يوم فى حالة وغدا فى حالة اخرى

« L'homme n'a pas d'esprit de suite,
« il est un jour d'une façon, le lende-
« main d'une autre. »

Il nous est impossible de concilier ce sens de « versatile » avec celui des vers suivants.

تـكـمـاد Un Arabe définit le *tekmad :*

التكماد هو عند الاطبا مثل المريض يديروا
نصيب من الرماد ولا من النخالة متاع
القمح فى شليف متاع الصوف ولا متاع
القطن ويكمدوا عليه باش يريح المريض
بهذا الكمد

« Le *tekmad* sert à panser un malade.
« On met de la cendre chaude ou du son
« de blé dur dans un chiffon de laine ou
« de coton et on fait des applications sur
« le corps du malade qui en éprouve
« aussitôt du soulagement »

Mais le tekmad ne s'emploie jamais dans le cas d'une brûlure, car le remède serait pire que le mal et la douleur deviendrait intolérable.

Vers 53

تـشـغـب Beaussier et Dozy ont omis le verbe ثـغـب. Kazimirski, p. 225, Ier vol., donne : « égorger. » A dans l'usage deux sens principaux : « Rendre un son, » se dit par ex. : d'anneaux de pieds qui s'entrechoquent, et « pousser des cris de terreur et d'affolement. » Un Arabe nous définit ce mot :

المذلول والمحقور اليهودى مثلا يثـغـب
وكذلك الصـبـى والجـدى

« On se sert de l'expression *itser'eb*
« pour un homme avili et méprisé, et
« quand il s'agit d'un enfant ou d'un
« chevreau. » (Cris aigus et inarticulés.)

الحر لا يثغب « L'homme libre ne pousse jamais de ces cris. » يـثـغـب est aussi la plainte d'un animal que l'on égorge.

Vers 54

يا الى شَت المشرع ellision pour يا الى شُبت *mechera'* est un passage dans un ravin, le gué d'une rivière.

VERS 56

ذا جـــزع Ce vers représente un coin du tableau : l'eau arrivait et montait d'une manière effrayante ; les uns restaient là, paralysés par la peur, d'autres escaladaient les toits, talonnés par le flot.

غـاصـــب « Obligé, harcelé, violenté. »

الـغرحـــا « L'inondation, le fléau. » Ce sens ne se trouve ni dans Beaussier, ni dans Kazimirski, ni même dans Dozy qui donnent tous à cette racine le sens général d' « ulcère. » On pourrait peut-être admettre que le poète compare l'eau qui avance toujours à une plaie infectieuse qui s'étend et gagne tout le membre qu'elle a attaqué ? Dans le langage indique toujours un coup du sort, une calamité.

VERS 57

مـلـيّـــع « brûlé, consumé » s'emploie généralement au figuré en parlant du cœur.

مليع يعني مفـروض بالحب مكـوي بالحب

L'on dit cependant :

فلان ليعنى بالفرصة

« Un tel m'a brûlé en me pinçant. »

يا فطين etc..., m. à m. :

يا O

فطين homme éveillé,

م (pour ما) combien

شين a été laid

ها son spectacle

صبحا le matin !

VERS 59

يا يلاه pour يا الهى « ô mon Dieu ! »

Oran. — Imp. typ. et lith. Paul Perrier.

D: Dep 8552

ULB Halle
3/1
001 130 269

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-36269/fragment/page=00000137